

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*



**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile  
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,  
Philippe d'Hugues

**Cotisations :** CHF 50.-/40 Euros. À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

**France :** Chèque en Euros à l'ordre des ARB.

**Belgique :** ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** Mandat postal international en CHF sur le CCP 17-636362-6-Genève

**SOMMAIRE**

Page 3 :	En Bref : le cas Vergès, St Germain de Charonne
Page 4 :	<i>Je hais ces impostures</i> , J.Laloux.
Pages 5-9 :	<i>Le cinéma des années trente</i> , Agenda du cinéma français 2010
Pages 10-12:	<i>Brasillach, 58 ans après</i> , Ma semaine tragique, François Brigneau ; revue de presse
Pages 13-23 :	<i>D'un château l'autre</i> ; Ramon Fernandez - Robert Brasillach, J.Laloux ; <i>Brasillach et la collaboration</i> , J.-C. Valla ; <i>Mata-Hari et Robert Brasillach</i> , J. Laloux ; <i>Lettres enfin ouvertes au directeur du Monde</i> , G. Comte ; <i>Les livres propos</i> , Rivarol, P.L. Moudenc ; <i>Le Robert Brasillach d'Anne Brassier</i> , J.Cochet ; <i>Vichy en prison</i> , B. Vergez-Chaignon
Pages 24-25 :	<i>Comment fallait-il punir les intellectuels collabos ?</i> , G.Heuré, télérama
Page 26 :	<i>Sartres à l'avant-scène de l'Occupation</i> , Nouvelle Revue d'Histoire, J.-J. Bregeon
Pages 27-28 :	<i>Loro et de Beketsh</i> , dBD, Filippini
Pages 29-34 :	<i>La presse de l'abject</i> , Marianne et l'Histoire, C. Delporte
Pages 35-36 :	<i>Robert Brasillach parle de Ramon Fernandez</i>
Page 36 :	<i>Histoire de l'Épuration</i> , B. Vergez - Chaignon
Pages 37-39 :	Hommage à Jean-Claude VALLA ( 1940-2010) <i>Minute</i> , B. Larebière

**Erratum : Cœuroy, 1935.** Une erreur de datation s'est glissée dans notre *Bulletin n° 114* (hiver 2008 - printemps 2009). La lettre de remerciements de Robert Brasillach à André Cœuroy, reproduite page 18, a très certainement été écrite le 31 décembre 1935 (et non 1938), en réponse à l'article « Musique d'écran », paru dans *Gringoire* le 27 décembre 1935 (n°375, p.17, rubrique « La Musique d'écran »). Ledit article sera reproduit dans le numéro "Histoire du cinéma" des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* actuellement en préparation et à paraître fin 2011 ou début 2012.

**Inutile de fusiller...** Référence : L'article de J.-L. Maxence, reproduit dans le Bulletin 117, est paru dans *La presse littéraire*, spécial « écrivains infréquentables » (« les maudits de la République des lettres »), hors série 2007.

Un rapide remerciement à notre jeune ARB Christophe qui nous a aidé à reprendre tant la gestion du site que la composition du Bulletin. Un peu de retard sur le calendrier prévu, le temps de se mettre dans le bain, mais la promesse d'un dernier numéro pour les fêtes. Pas assez de place pour vous parler des Cahiers, mais que de bonnes nouvelles pour notre AG du 20 novembre. **Hommage :** un article consacré à notre regretté compagnon de route, Jean-Claude Valla, pressenti en début d'année pour être des nôtres en 2010 ; la maladie en a décidé autrement. **Extrait** de l'agenda 2010 du cinéma dirigé par Philippe d'Hugues, qu'il est encore temps d'acheter, car, trop beau pour être utilisé comme tel, il trouvera la place qui lui revient dans votre bibliothèque. **Anecdotique :** 2 pages tirées de la revue dBD qui rend hommage à Loro et à son acolyte Serge de Beketsh dont la carrière dans la bande dessinée n'est pas assez souvent évoquée. Et puis, pour répondre à tous ceux qui ont apprécié la fraîcheur du dessin de Rubino, paru dans notre précédent, un petit cadeau en dernière page... Les Italiens viennent du reste de consacrer à cet auteur une magnifique biographie richement illustrée. En attendant, bonne lecture et à vous voir nombreux à Genève le 20!!!

LE CAS VERGÈS

« Je sais bien que Vergès nous invite à balayer d'abord devant notre porte. Mais s'il l'encombre d'immondices, la tâche sera difficile. Ce qui la rend plus aisée, c'est de constater que cet anticolonialiste farouche, au lieu de tirer parti de toutes les tribunes où il pourrait s'exprimer, le fait dans le dessein de réhabiliter le représentant typique d'un régime ayant colonisé seize pays européens, de la Belgique à la Grèce. Ce n'est certes pas le meilleur moyen de convaincre le public. On peut aussi se demander s'il est bien placé pour nous donner des leçons, lui n'a jamais balayé devant sa porte à Prague pendant les quatre années de son séjour.

C'est encore dans son roman, qui se veut aussi « témoignage », que l'on trouve, non sans étonnement cette confession post-monitoire : « Comme toutes les armées du monde, les P.C. ont leurs nettoyeurs de tranchées, mais ce sont des volontaires ; de ce côté-ci, personne ne pouvait forcer à renier comme ils l'ont fait leurs amis de jeunesse, même Brasillach, ou leurs camarades de combat, même Slansky. » Qui sait, cette véhémence diatribe de l'ex-militant communiste s'explique peut-être par un transfert de culpabilisation bien tardif ? »

Extrait de *Le cas Vergès*, par Jacques GIVET  
éditions « Lieu Commun », 1986

SAINT-LAURENT, SAINT-MEDARD,  
SAINT-GERMAIN DE CHARONNE  
PARIS.

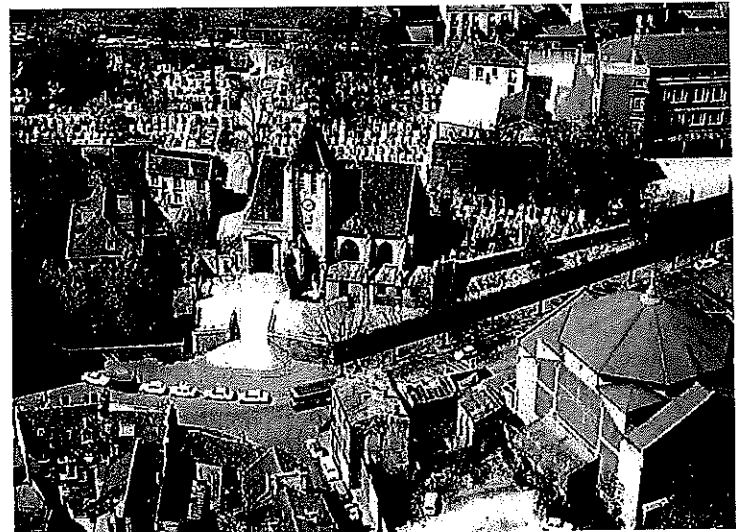
C'est l'application de cette doctrine flamboyante que nous livre Pétude de quelques églises paris. Le chœur de Saint-Laurent avait été dédié en 1429 ; la tour à deux étages qui le flanque est de la même époque. Les mutilations subies par le chœur au XVIIe siècle permettent mal de révoquer en son aspect original. Mais au chevet de l'église, à la retombée du toit, dans une curieuse frise extérieure, faite d'animaux, (Tentants et de personnages fantaisistes, l'esprit truculent des imagiers du XVe siècle s'est librement épanché. A Saint-Médard, la nef,

sans transept, mais à cinq travées et à bas côtés, remonte, ainsi que la façade, à la fin du XVe siècle. L'ensemble forme une production flamboyante très moyenne.

La petite église de Saint-Germain de Charonne fut presque entièrement reconstruite entre 1425 et 1460. Ses voûtes d'ogives sans complication retombent. Soit sur de petites arcatures qui tiennent lieu de chapiteaux, soit sur des culs-de-lampe décorés.

Les Editions Complexe éditent un agréable recueil de critiques théâtrales de Robert Brasillach, sous le titre *Animateurs de théâtre, Baty, copeau, Dullin, Jouvet, les Pitoeff*, avec une longue préface et de nombreuses notes de **Chantal Meyer-Plantureux** ( suivie d'une bibliographie non exhaustive des écrits de Brasillach sur le théâtre).

Le mensuel catholique *Inside the Vatican* (Le Vatican de l'intérieur) a choisi le cinéaste **Mel Gibson** comme « homme de l'année » 2003 pour son film sur *La passion du Christ*.



L'actualité des ARB est mise  
régulièrement à jour sur notre  
blog : <http://arb6245.over-blog.net/>



## JE HAIS CES IMPOSTURES

Situé entre « Les aveux spontanés », et une nième « Requête en révision sur Pétain », cette œuvre polémique méconnue de Maître Isorni semble avoir déjà livré d'elle-même sa position, et sa réplique. Pourtant, si l'on prend la peine de s'y asseoir, nous sommes conviés à trois longs entretiens en compagnie de trois ombres bien distinctes, qui sont celles de Pétain, de Brasillach et de Maître Isorni lui-même.

Cette « étrange mixture », comme on disait au temps de l'Action Française, débute par un long, puissant et énergique réquisitoire contre de Gaulle, de plus « prodigieux imposteur du XXème siècle », selon Georges Bidault lui-même. Par ses inlassables éloges funèbres du Maréchal, par ses incessantes relances d'enquêtes en révision, sans cesse renouvelées et remises à l'ordre du jour, « jusqu'à la victoire finale », se met en demeure d'espérer Isorni, il nous entraîne à la suite de son long calvaire, et d'une longue galerie de crapules et de « saloperies » « démocratiques », qui refusèrent à la dépouille du vieillard son vœu de dormir avec ses serviteurs de Verdun et de Douaumont, et dont la plupart coulèrent des jours dorés aux frais et à la sueur du contribuable libéré ; il s'agit de Michel Debré, Chaban, Couve de Murville, Sanguinetti, Poniatoski, Jean-Pierre Soisson, du centre-démocrate Pierre Fauchon, de Pleven, Taittinger, Lecanuet, Olivier Guichard, Alais Peyrefitte, Robert Villers, les deux plus répugnants étant sans contexte Jean Foyer et Chirac, qualifiés tous deux de « sacristains du diable », et les plus infects (et le plus troublant) de ces libelles étant le paragraphe intitulé « lettre à un inconnu », qui semble dédié à

vosre serviteur, à cause de Maurice Schumann, dont on se souviendra longtemps, et très peu, à la tête du jury du Prix Marcel PROUST.

La vérité était à Toulon quand on la cherchait depuis Verdun jusqu'à Montrouge, et retiendra avec moi de Pétain un vieillard capricieux, et imprévisible, et colérique, auquel aucune maison de retraite, aussi luxueuse fût-elle, ne semblait convenir, qui « voulait voir annihiler les nazis » plutôt que Kaplan et Montgomery, et qui fit gâcher à ses enfants le plus beau défi à relever, celui de leur vie et de leur histoire.

### CHRONIQUES POUR BRASILLACH

La seconde partie, est la cerise que nous attendions sur cet épais gâteau. Trop vite écrite, à l'image de la vie des poètes, elle nous entrouvre la vision du dernier été de Brasillach en 1944 à SENS, et la personnalité et la mort de sa mère, Marguerite Maugis, brutalisée par les F.F.I., précurseurs des gendarmes de Juppé et de Chevénement.

### CHRONIQUES JUDICIAIRES...

...Enfin, est un fourre-tout dans lequel Isorni avait la manie d'astreindre ses lecteurs à lire ses articles non-publiés. On y trouve des palabres entre les généraux De Gaulle et Challe, entre Büchenwald et Dresde, dans des matchs à la marseillaise, c'est à dire truqués d'avance... Mais aussi deux surprises « Les coupables », un inédit sur la malheureuse Gabrielle Russier, « qu'aucun journal ne consentit à publier », et un autre sur le Festival de Beyreuth 1976, qui semble préfigurer celui de 1998.

Joël Laloux

*Je hais ces impostures*, Jacques ISORNI  
Ed. Robert Laffont, 1977





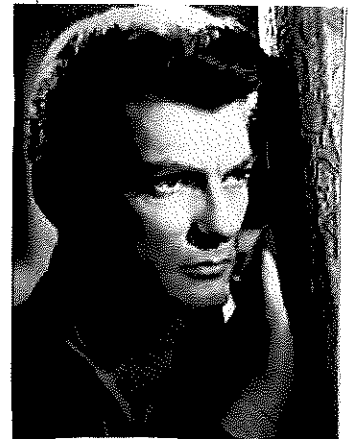
Plus qu'un agenda, c'est une petite encyclopédie du cinéma que nous propose notre ARB Philippe d'HUGUES pour cette année 2010 (disponible auprès de la NRH) ; alors oubliez qu'il s'agit accessoirement d'un agenda et complétez votre bibliothèque du 7<sup>ème</sup> art ! Brasillach et Bardèche ne sont pas oubliés... Ni nos ARB Maurice Ronet et Pierre Fresnay.

# *Le cinéma des années trente*

L

a décennie des années trente débute en France avec l'avènement du cinéma parlant apparu aux États-Unis dès 1927 avec *Le Chanteur de jazz*. Celui-ci ne fut présenté à Paris qu'en 1929 qui est bien pour notre pays la première année du cinéma parlant mais de façon timide et limitée. Il y eut d'abord la sonorisation après coup des derniers films muets comme *Prix de beauté* d'Augusto Genina, tourné en muet et ensuite intégralement postsynchronisé. Faute d'équipement des studios, les premiers films parlant français furent tournés à Londres (*Les Trois masques* d'André Hugon) ou à Berlin. Pour ces derniers, il s'agissait de versions françaises de productions allemandes, comme *La Nuit est à nous* d'Henry Roussell (version allemande de Carl Froelich). Le succès des doubles versions franco-allemandes fut immédiat et durable grâce au triomphe de nombreuses comédies musicales comme *Le Chemin du paradis* ou *Le Congrès s'amuse* avec un couple célèbre formé par Lilian Harvey et Henri Garat. C'est de leur exemple que s'inspirera René Clair pour tourner plusieurs films musicaux qui sont les premiers vrais films parlant français : *Sous les toits de Paris* (1930), *Le Million* (1931), *À nous la liberté* (1931), *Quatorze Juillet* (1932).

Mais, parallèlement aux chefs-d'œuvre de René Clair et de Jean Renoir, le cinéma français ébloui par la découverte nouvelle se livrait à une véritable débauche de théâtre filmé, transposant sans nul souci de recherches cinématographiques les titres alors triomphants sur les planches du Boulevard. Vaudevilles, comédies, drames, tout y passa, filmé de façon statique (on ne savait alors comment déplacer le micro) avec des comédiens débitant d'interminables discours et de filandreux dialogues dans un style théâtral tout droit venu des planches. La plupart des vedettes du muet, inaptes à cet exercice, cédèrent alors la place à de nouveaux venus issus du Boule-

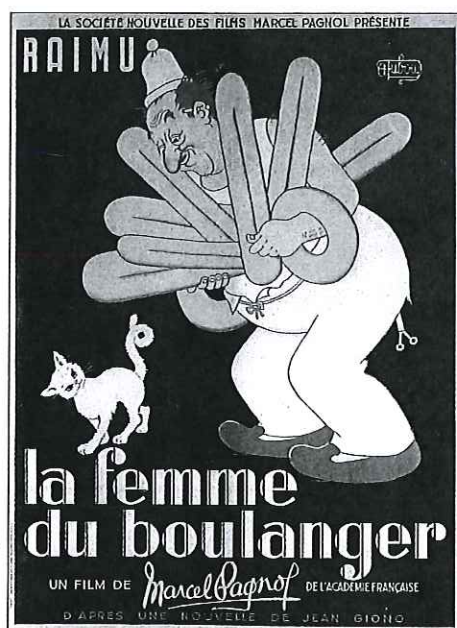


## MARS

Le cinéma des années trente

vard comme Raimu, Pierre Fresnay et Yvonne Printemps. Quant au répertoire dans lequel puisaient indifféremment les cinéastes du temps, c'étaient les pièces qui faisaient alors les beaux soirs du public peu exigeant des salles théâtrales. Aucun auteur à la mode de ces années ne laissa passer l'aubaine, et innombrables furent les films tirés des pièces d'Henry Bernstein, d'Henry Bataille, d'Yves Mirande, de Louis Verneuil, de Léopold Marchand, de Marcel Achard, de Roger Ferdinand et de beaucoup d'autres bien oubliés aujourd'hui. Ce fut une avalanche de *Mélo*, *L'Enfant de l'amour*, *Le Chasseur de chez Maxim's*, *Ma Cousine de Varsovie*, *Mon Gosse de père*, *Jean de la lune*, *La Dame de Vittel*, *La Fille et le garçon*, etc., etc. La critique se lamentait devant un tel manque d'ambition du cinéma mais le public se réjouissait de pouvoir applaudir à l'écran ses acteurs favoris. Le phénomène se prolongea au moins jusqu'à la guerre, avec toujours aussi peu de prétentions artistiques, et la plupart de ces œuvres n'ont laissé aucune trace. Néanmoins cette mode assez déplorable devait tout de même donner naissance à deux auteurs qui surent l'exploiter intelligemment avant d'y échapper complètement pour faire œuvre personnelle en oubliant leur origine théâtrale au profit du cinéma. Ce furent Marcel Pagnol et Sacha

Guitry. Le premier se contenta de laisser filmer *Topaze* (1932), *Marius* (1931) et *Fanny* (1932) par respectivement Louis Gasnier, Alexandre Korda et Marc Allégret. Puis il mit directement la main à la pâte pour réaliser lui-même *César* (1936) qui fut d'abord un film avant de devenir une pièce, puis ces œuvres profondément originales que furent *Angèle* (1934), *Regain* (1937), *Le Schpountz* (1937), *La Femme du boulanger* (1938), qui ne devaient plus rien à l'art des planches. Sacha Guitry suivit une évolution parallèle, filmant lui-même d'abord ses propres pièces *Le Nouveau Testament* (1936), *Mon Père avait raison*



## Pierre Fresnay

Pierre Laudenbach, 1897-1975. Venu de la Comédie française, et après quelques rares films muets, il fait ses vrais débuts dans le rôle-titre fameux de *Marius* (1930) de Pagnol et Korda, qu'il reprend ensuite dans *Fanny* (1931). Ainsi lancé, il tourne sans arrêt jus-

qu'à la guerre de nombreux films dont on retiendra surtout *La Grande illusion* (1937) de Renoir et *Trois Valses* (1938) de Berger. Sous l'Occupation, il obtient ses plus grands rôles, grâce à Clouzot (*L'Assassin habite au 21*, *le Corbeau*), Tourneur (*La Main du*



(1936), *Faisons un rêve* (1936), *Désiré* (1937), avec beaucoup de brio et d'invention avant de mettre ceux-ci au service d'une création purement cinématographique qu'admirent beaucoup un Jean Renoir ou un Orson Welles : *Le Roman d'un tricheur* (1936). Il s'agissait d'un scénario original, bien éloigné du théâtre filmé puisque l'action y était commentée par la voix de l'auteur en dehors de l'écran. Sacha Guitry poursuit dans cette voie avec d'autres films aussi réussis, comme *Remontons les Champs Elysées* (1938) et *Ils étaient neuf célibataires* (1939). Guitry et Pagnol mirent longtemps à être reconnus comme cinéastes à part entière. Mais dès avant leur mort et grâce à quelques critiques avisés, c'était alors chose faite. Aujourd'hui tous leurs titres les plus célèbres figurent à juste titre parmi les classiques de notre cinéma et contribuent, aux côtés de ceux de

René Clair, Jean Renoir, Marcel Carné ou Julien Duvivier à l'incomparable éclat qui pare le paysage cinématographique français des années trente.

Toutefois, c'est d'abord à ces derniers noms que fut incontestablement dû le rayonnement exceptionnel que connut le cinéma français entre 1930 et 1940. À ces noms, d'autres doivent être ajoutés qui y prirent également part à des titres divers. Ce sont ceux de Jean Vigo, Jacques Feyder, Jean Grémillon, Pierre Chenal, Raymond Bernard, Max Ophuls, Jean Benoît-Lévy, Georges Lacombe, Edmond T. Gréville, Christian-Jaque etc.,. La plupart d'entre eux, sinon tous, contribuèrent à l'édification de ce qui fut le courant dominant de l'époque et que la postérité a retenu sous le nom de « Réalisme poétique ». François Truffaut disait de ces films qu'ils n'étaient ni réalistes ni poétiques. En tout cas, la formule un trop vague permet d'englober sinon n'importe quoi, du moins un ensemble d'œuvres trop disparate. Brasillach préférait la formule de « *fantastique social* » forgée par Pierre Mac Orlan et qui résume bien diverses tendances parfois hétérogènes qu'on a pris l'habitude de regrouper. De ces tendances, on trouvait déjà des traces dans le cinéma muet avec *Cœur fidèle* (1923) de Jean Epstein ou *En Rade* (1927) de Cavalcanti. Mais c'est bien le cinéma parlant plus proche du réel qui va développer des tendances que l'on retrouve au même moment en littérature avec l'école du « populisme » ainsi que dans certaines tentatives ouvriéristes comme le « Groupe Octobre » où



*diable*), Anouilh (*Le Voyageur sans bagages*). Décoré de la Francisque, habitué de la Continental allemande, il est emprisonné à la Libération et interdit de travail pendant un an. Il prendra vite sa revanche avec plusieurs bons films de Decoin, Dréville, Delannoy, Pottier et surtout *Monsieur Vincent* (1947), immense

succès mondial et oscar du meilleur film étranger. À part *La Valse de Paris* (1949) de Marcel Achard où il incarne Offenbach et le curieux *Défroqué* (1954) de Léo Joannon, ses derniers films sont plutôt médiocres. Interprétant Diderot et Paul Valéry, il préféra se consacrer au théâtre, finissant comme il avait commencé.



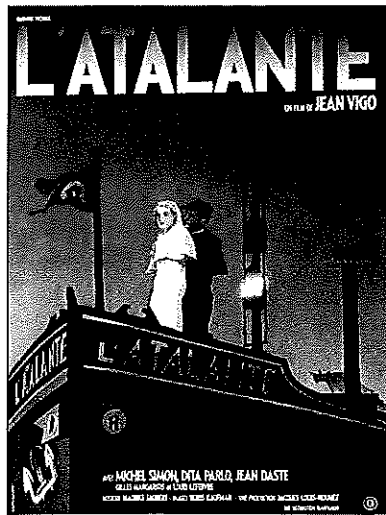


La Belle Équipe (Julien Duvivier, 1936)

Jacques Prévert fit ses premières armes avant de les utiliser avec succès au service du cinéma.

Le réalisme poétique, expression due au journaliste Michel Gorel vers 1933, était apparu un peu plus tôt. On peut en voir la première manifestation dans *Sous les toits de Paris* de René Clair qui avait pour cet immense succès un assistant nommé Marcel Carné, futur grand nom de l'école. Ce dernier est, en effet, avec Jean Renoir le cinéaste qui représente le mieux celle-ci. Influencé par l'expressionnisme allemand autant que par le

populisme, le nouveau courant s'incarna sous sa forme la plus aboutie dans les films issus de la rencontre de Carné et Prévert, *Jenny* (1936), *Quai des brumes* (1938), *Hôtel du Nord* (1938) où Henri Jeanson remplaçait Prévert et *Le Jour se lève* (1939) où le duo initial se reformait pour atteindre son sommet. Les films de Jean Renoir de la même période sont plus variés et n'appartiennent pas tous à cette école. On peut y rattacher *La Chienne* (1931), *La Nuit du carrefour* (1932) d'après Georges Simenon, *Le Crime de M. Lange* (1935) sur un scénario de Jacques Prévert et surtout *Les Bas-fonds* (1936) et *La Bête humaine* (1938) où la pré-



## Maurice Ronet

1927-1983. Ce dandy de droite, ami des « hussards » littéraires de son temps, jouit aujourd'hui d'une réputation posthume qu'il ne connut pas toujours de son vivant. En tout cas, il mit du temps à l'acquiescer et à la confirmer. Découvert avec une demi-douzaine d'autres débu-

tants, dans *Rendez-vous de juillet* de Jacques Becker, il fut relégué, dans la douzaine de films qui suivirent, dans des rôles secondaires. Louis Malle le tira de sa demi-obscureté avec le rôle-vedette d'*Ascenseur pour l'échafaud*. Mûri, la trentaine venue il y affirmait une



sence de Jean Gabin accentue la parenté avec les films de Carné. *L'Atalante* de Jean Vigo, unique film du cinéaste mort prématurément est sans doute celui qui illustre le mieux les termes de la définition retenue, mais en privilégiant la poésie plus que le réalisme, ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'école. D'autres cinéastes s'y rattachent plus ou moins étroitement comme Pierre Chenal avec *La Rue sans nom* (1934) et *L'Alibi* (1937), Jacques Feyder, le maître de Carné avec *Le Grand jeu* (1934) et *Pension Mimosas* (1935) ou Jean Grémillon avec *Gueule d'amour* (1937) et *L'Étrange Monsieur Victor* (1938). Quant à Julien Duvivier, cinéaste très prolifique, il donne alors plusieurs films qui relèvent, tout ou partie, du réalisme poétique avec *La Tête d'un homme* (1933), *La Bandera* (1935), *La Belle Équipe* (1936) et *Pépé le Moko* (1937), les trois derniers avec Jean Gabin qui achève l'air de famille de tous ces films. Un fatalisme tragique, une révolte foncière contre la société, un climat sombre souligné par le clair-obscur très travaillé des images, un pessimisme un peu trop voulu, telles sont les principales caractéristiques qui constituent bien à l'arrivée une école véritable, celle à qui le cinéma français des années trente doit sans doute la plupart de ses meilleures réussites, hormis les films de Pagnol et de Guitry. Quant aux grands rescapés du muet, comme Abel Gance ou Marcel L'Herbier, ils y échappèrent complètement mais ne jouèrent en ces années fastes pour le cinéma français qu'un rôle mineur, mis à part *Un Grand amour de Beethoven* (1936) et *Paradis perdu* (1939) pour le premier et *Le Mystère de la chambre jaune* (1930) et *Adrienne Lecouvreur* (1938) pour le second. Il en fut de même pour Raymond Bernard dont on peut retenir au moins *Les Croix de bois* (1932), *Les Misérables* (1934) et *Cavalcade d'amour* (1939). Les cinéastes émigrés d'Allemagne et d'Europe centrale, venus travailler à Paris, donnèrent peu d'œuvres marquantes, excepté à la rigueur *Cœur de lilas* (1931) d'Anatole Litvak, *Sans lendemain* (1939) de Max Ophüls et *Le Déserteur* (1939) de Léonide Moguy. Tous allaient disparaître après l'armistice, comme le feraient aussi Clair, Duvivier et Renoir pour des raisons variées.



Jean Gabin face à la chanteuse Fréhel dans *Cœur de lilas* (Anatole Litvak, 1931)

autorité nouvelle et un talent confirmé, que plusieurs films vérifieront jusqu'au *Feu follet* du même Malle d'après Drieu la Rochelle, où il conquiert enfin ses galons de grande vedette. Ce rôle développera chez lui un côté « enfant du siècle », héros de Nimier ou de Blondin, marqué du sceau d'une fatalité



souriante. Il apparut dans de nombreux films bons ou mauvais, rivalisa de nouveau avec Alain Delon dans *La Piscine* (1969), dix ans après *Plein Soleil*, étoffa de sa présence *Raphaël ou le débauché* de Deville, puis s'enlisa dans une série de films inutiles. Après d'ultimes retrouvailles

avec Delon dans *Mort d'un pourri* de Lautner et quelques titres à oublier (sauf *Beau-père* de Bertrand Blier), il disparut des écrans d'abord, puis de ce bas-monde peu après, avec l'élégance et la discrétion qui furent toujours siennes. De quelques essais de réalisation, on doit surtout retenir son *Bartleby*, heureux essai de transposition d'une nouvelle de Melville.

Lundi 3 février 2003, j'entre dans ma semaine tragique. En apparence, rien n'est changé. Je vais, je viens, je vaque vaguement. Je lis. Je rêve. Je suis la télé d'un derrière distrait. Je réponds au téléphone : *Ca va ? Ça va ? Alors ça va. Accroche-toi, fils*, dit Tonton. C'est lui qui retourne à l'hôpital, la caserne de la retraite. En vérité, je suis ailleurs. Comme tous les ans, jusqu'au 6 février, 9 heures 48, j'hiberne dans ma machine à remonter le temps. J'écoute mon vieux phono à pile : *Douce France !...* Et puis encore une chanson plus vieille que moi : *J'avais un camarade...* C'est un air qui me serre le cœur, malgré ses piles.

Est-ce le climat général ? Ce pèlerinage, rituel à la prison de Fresnes, et au stand de tir de Montrouge me paraît encore plus lourd de tristesse et de dérision. Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Sous les mots d'aujourd'hui, j'entends les mots d'alors. Dans la grisaille froide de l'hiver traînent des rires et des sanglots, des voix légères, des voix amères, beaucoup de ricanement aussi. Quand le ricanement devient la principale arme de défense, il y a du souci à se faire... Des ectoplasmes passent qui rappellent des fantômes. Des similitudes s'ébauchent. Des ressemblances se dessinent. Elles suscitent l'amalgame. Ça clone méchant dans le devoir de mémoire.

**Nous voici devant une nouvelle guerre-éclair.** La dernière dura sept ans. La prochaine, on ignore. Cent ans ? Perpète ? Le pire n'est pas toujours impossible. Entre les Etats-Unis, maîtres de la mer, de la terre, de la ciel et de la banque, donc des nations les plus friquées de cette vallée de larmes et un terrorisme disparate mais planétaire, tenant les caves, les bidonvilles, les ruines, les gourbis, les grottes, les forêts et les nuits sans lune, le conflit peut durer. Le match au finish, robots contre hommes mutants sous-hommes, réservera des surprises. La guerre contre la guérilla engendrera un état d'insécurité endémique, totale et tous azimuts. Le monde s'y fera. Il s'y fait déjà. On se fait à tout. Il y aura des périodes d'accalmie pour le commerce, les soldes, la fête des mères. Elles seront suivies de période d'intensité active, comme les volcans pour

redonner goût à l'épargne et à la défense de nos valeurs. Les Amerolocks, qu'on est bien obligé de baptiser les Amershylocks, sont prêts. Ils tiennent l'Axe du Bien Washington Tel-Aviv. Ils ont les armes absolues et l'argent. Ils vont avoir l'exclusivité du pétrole jusqu'à extinction des puits. Ils ont gagné la Deuxième guerre mondiale contre des ennemis autrement redoutable que l'Irak. Ils vont gagner celle-ci les doigts dans le nez. Il y a de la place. Ils gagnent toujours, sur tous les tableaux, à n'importe quel prix. Ce sont les autres qui saignent et qui casquent... Ce ne sera pas *Féerie* mais *Tragédie pour une autre fois* qu'on va nous jouer et les derniers massacres seront sans bagatelles. Merci Ferdinand de nous avoir affranchis. Ça me rappelle tant de choses à trois jours de l'anniversaire... Le cinquante-septième anniversaire de la mort qui aura le plus marqué ma vie.

**Robert Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945**, par un peloton de soldats français en mission d'exécution commandée par la coalition au pouvoir. Elle se composait de gaullistes, de communistes, de socialistes et de chrétiens-démocrates de surcroît. J'espère n'oublier personne. Dans le cas contraire, le lecteur peut compléter. Brasillach aurait eu 36 ans au mois de mars. Écrivain et journaliste français (comme les soldats), il laissait une œuvre diverse, originale et remarquable. Deux livres émouvants de jeunesse que la mort rendait plus précieuse encore ; des poèmes dont les célèbres *Poèmes de Fresnes* que tint à enregistrer Pierre Fresnay ; neuf romans riches de promesse, de vie, d'apprentissage ; deux livres sur le cinéma ; un autre sur le théâtre ; des pièces ; une *Jeanne d'Arc* où se mêlait le présent et le passé : l'*Anthologie de la poésie grecque* ; des milliers d'articles, de reportages (dont l'un sur Katyn a dû peser sur son destin) ; des études sur les écrivains qui faisaient de lui un des premiers critiques de son temps (*Corneille, Les Quatre Jeudi*) ; huit années de feuilleton littéraire hebdomadaire à l'« Action Française »... Un pareil travail permettait de mesurer celui que ce jeune homme accomplirait si la vie ne lui était pas ôtée. Cet aspect du drame ne retint ni l'attention de jurés ni celle des magistrats. Avec l'aval de François



de Menthon, ministre de la justice démocrate-chrétien, les premiers avait été choisis sur des listes d'adversaires fournies par le Parti communiste. Dans une situation de guerre civile, ça ne pardonne pas. Les seconds voulaient faire oublier qu'ils avaient prêté serment au maréchal Pétain.

**Ce matin du 6 février 1945**, l'air est gris et froid. Brasillach porte une écharpe de laine rouge autour du cou sur un pardessus bleu marine. Le soldat chargé de lui lier les mains au poteau n'y arrive pas. Il doit avoir les doigts gourds. L'officier commandant la mise à mort appelle le maréchal-des-logis. Celui-ci ne réussit pas du premier coup. Les secondes sont terribles. Robert se tient droit devant son poteau. Il a la tête haute, pâle, mais fière... Me Isorni, son avocat, qu'il assiste jusqu'au bout, donna plus tard tous les détails. Le greffier lit l'arrêt qui rejette le pourvoi.

Robert lui répond. Au peloton il crie : « *Courage !* » Il en faut quand on est douze, avec des fusils, et qu'on doit tuer un homme ligoté et sans armes. Pour lui il crie aussi : « Vive la France ». Que peut crier d'autre un nationaliste français ? Le feu de salve explose. Le haut du corps se sépare du poteau. Il semble se dresser vers le ciel. La bouche se crispe. Le maréchal-des-logis se précipite. Il donne le coup de grâce. Quand le condamné à mort n'a pas été gracié, c'est la règle. Une grosse larme de sang goutte sur le front. Le corps a glissé sur le poteau. On l'enlève pour l'emmenner au cimetière de Thiais. Il sera enfoui, anonyme dans le quartier des suppliciés. Vive la France !

**L'instruction s'était contentée d'une heure et demie** pour interroger l'inculpé et lui promettre de répondre aux questions posées sur un bon millier d'articles. Le 19 janvier 1945, la délibération fut encore plus rapide. Il lui suffit de vingt minutes. Robert Brasillach était condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. L'intelligence, nul ne doutait qu'il en eût. Avec l'ennemi, c'était moins établi. L'ennemi n'existait plus. Le traité d'armistice signé le 22 juin 1940 par le Troisième Reich allemand et la Troisième République française le mettait entre parenthèse. En droit, l'article 75 ne s'appliquait pas à Brasillach. Mais que vaut

le droit dans la guerre civile ? Que valait-il devant l'énormité des crimes perpétrés en série avec préméditation par l'accusé ?

**Ces crimes n'étaient pas discutés.** Non seulement Brasillach ne les niait pas, mais il les revendiquait. De 1941 à 1944 il ne cessait de dénoncer l'entrée de la France dans la guerre et les influences qui, après nous avoir désarmés, nous y poussèrent. Il en profitait pour répéter le peu d'affection qu'il nourrissait pour l'Amérique et Israël. Voici un exemple. A un « *Français naïf* » il écrivait : « *L'Amérique t'a trompé... Personne ne t'a trompé plus cruellement que l'Amérique... Elle a exploité les divisions de l'Europe qui profitaient à ses marchands de machines et à ses acheteurs d'or. Elle te méprise du haut de ses dollars... de ses banques, de ses trafiquants, de ses nègres et lyncheurs de nègres, de ses puritains et de ses divorces à la vapeur et avant tout du haut de ses Juifs.* »

Le mot tabou était jeté. S'il parlait de « *l'énergie américaine* », des « *solides qualités de la race* » « *des beaux exemples humains (donnés) par les pionniers et les défricheurs de terre* », le « *malheureux Brasillach* » (comme disait Mauriac) revenait vite à son obsession : « *A côté de cette Amérique créatrice il y a une Amérique abominable, le ramassis de tout les ghettos de l'Europe centrale, la presse juive, la radio juive, le cinéma juif, les affaires juives, découvrant leur drapeau d'élection dans la bannière étoilée.* »

**Aujourd'hui ces imprécations épouvantables** conduiraient Brasillach devant la XVII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle. Elles tombent sur les coups (et le coût) de la loi Fabius-Gayssot qui punit sévèrement la xénophobie, la discrimination raciale et l'antisémitisme. Brasillach serait condamné à de lourdes amendes, à des dommages –intérêts importants et à de la prison ferme. En 1945, quoique le délit de xénophobie fût à géométrie variable, ce qui permettait de déclarer qu' « *il n'y avait de bons Allemands que morts !* » en toute impunité, rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait. *Cette perspective n'arrêta pas Brasillach.* Au spectacle de la jeunesse allemande se sacrifiant de la mer Noire à la Baltique pour empêcher l'Armée Rouge,

équipée et véhiculée par l'Amérique, de débouler jusqu'à Brest en passant par les Galeries Lafayette, le « malheureux » crut utile d'en rajouter. De « collaborateur de raison », il était devenu « collaborateur de cœur » écrivait-il. Alors que les Allemands passaient d'une victoire probable à une défaite certaine, il ajouta : « *Indépendamment des fluctuations de la guerre... la France doit s'entendre d'avance avec l'Allemagne pour former avec elle le syndicats des vaincus si le malheur le voulait, pour former avec elle une unité de l'Occident fort dans l'autre cas.* »

**Une pareille obstination dans l'erreur** ne pouvait se terminer que devant les fusils de Montrouge. Si seulement il avait attendu 58 ans ! Ces mêmes fusils lui auraient présenté les honneurs. Et, qui plus est, au commandement du président Chirac. C'est lui qui aujourd'hui privilégie le syndicat France-Allemagne, union n°1 d'un Occident fort, expression du couple franco-allemand dont le premier enfant sera la nationalité commune. Comme le temps passe... Quel avenir aurait été le sien s'il n'était pas allé se livrer aux bourreaux parce qu'ils avaient

arrêté sa mère à sa place ! Deux jours avant la fin, à Fresnes, au rez-de-chaussée de la première division, dans cette cellule où je l'ai vu pour la dernière fois, il écrivait : « Tout quand vous voulez mon Seigneur, est possible. » Mais le Seigneur ne le voulut pas et ça saigna.

**Voilà, cher Robert, mon cadeau d'anniversaire.** Le cinquante-septième, le dernier peut-être... Qui sait ? Quand on aborde ces rivages de l'âge, comment n'y penserait-on pas ? Où qu'on se tourne et retourne, on marche dans un cimetière. Encore une chanson pour mon phono. Fréhel ? Tu te souviens ? Sa voix rauque, veloutée Gauloises-verniflard... Où sont-ils donc tous mes copains ? Si je me permets de te le dire, c'est qu'on ne t'a pas laissé le temps de découvrir les privilèges de la vieillesse.

François Brigneau,  
Ma Semaine tragique, *Le Libre Journal*  
n°285, 8 février 2003



M<sup>r</sup> Philippe Bilger est l'auteur d'un blog très suivi sur le Web.

## LE COUP DE COLÈRE DU MAGISTRAT BILGER

**L'avocat général s'étonne qu'un juge d'instruction indépendant n'ait toujours pas été nommé dans le dossier Woerth-Bettencourt.**

PAR FRANÇOIS LABROUILLÈRE  
ET DAVID LE BAILLY

« **A**ujourd'hui, il règne un climat très étrange dans la justice française. On est dans une véritable guerre civile judiciaire ! » Ce constat choc est celui de Philippe Bilger, avocat général à la cour d'appel de Paris, réputé pour sa liberté de ton. Le magistrat s'étonne que la Chancellerie n'ait pas ordonné l'ouverture d'une information judiciaire et la désignation d'un juge d'instruction indépendant dans le dossier Woerth-Bettencourt, comme cela a été recommandé par le procureur général Jean-Louis Nadal, deuxième magistrat de France. « Le procureur Nadal n'a aucun pouvoir hiéar-

chique sur le parquet général de Versailles ni sur Philippe Courroye à Nanterre, mais son autorité morale et son statut méritaient que techniquement on lui fasse crédit, confie Bilger. Or l'effacement délibéré et singulier du garde des Sceaux Michèle Alliot-Marie laisse au contraire les coudées franches au procureur Courroye. C'est inédit dans le monde judiciaire qui est, de ce fait, totalement déboussolé. »

Partisan de la suppression du juge d'instruction, si l'indépendance du parquet est assurée, Philippe Bilger observe toutefois qu'aujourd'hui le magistrat instructeur demeure l'un des acteurs fondamentaux de notre justice, notamment pour les affaires correctionnelles complexes. « Dans un certain nombre de dossiers, note-t-il, il est singulier de constater

l'entêtement avec lequel on cherche à écarter la désignation d'un juge d'instruction. Au-delà des considérations techniques, cela ne peut s'expliquer que par des desseins politiques. Dans l'affaire Woerth-Bettencourt, l'ouverture d'une information dissiperait immédiatement les soupçons et aboutirait à un finement moins de conséquences négatives que la gestion actuelle. »

Pour Philippe Bilger, qui publiera en janvier un livre sur le procès de l'écrivain Robert Brasillach, fusillé en 1945, il y a une certitude : la société doute aujourd'hui profondément de l'indépendance de la justice. « Pourtant, dit-il, je ressens chez les magistrats de terrain une grande envie d'éthique, d'une justice plus limpide et équitable, qui permettrait une réconciliation entre les juges et le peuple. » ■

« Je perçois l'envie d'une justice plus équitable »

Paris Match  
7-13.10.2010

## « D'UN CHATEAU L'AUTRE »

Le 8 juillet 1937, Robert Brasillach qui n'avait rien écrit à propos de « la réponse du Seigneur » (1933), dans l'Action française, aurait dû tout naturellement se rattraper à son retour d'Allemagne quand paraît le fameux livre du vieux druide sur Hitler\*, ouvrage majeur, reconnu comme un ratage sur le plan de la narration et du sens mais dont la suite et la répercussion formaient un événement majeur, parce que situé en plein contexte : On est donc surpris de retrouver dans l'Action française Robert Brasillach comme premier détracteur du livre. « Puérilité ! s'insurge Brasillach, encore sous influence Maurassienne, c'est le seul mot décent, le seul mot juste que l'on puisse déployer pour ce livre, où l'on voit l'auteur s'agenouiller devant tout ce que représente l'Allemagne et l'antisémitisme. »

Il avoue, notamment de « la Gerbe des Forces », que « son engagement, son évidente bonne foi » l'ont toujours charmé, mais il enfonce le clou en concluant que « ce livre est l'exemple le plus effrayant que nous connaissons d'une démission de l'intelligence ».

Hélas, encore, ni le journaliste de « G.S.R » battrait le payé de Paris, en compagnie de ce vieux barde de Kitzbühl n'aurions pas entre eux les deux acteurs principaux de la collaboration ?

\*

Le 8 juin 1943, Fernand de Brinon, cet homme dévoué, fin et affable, évoque son voyage et son départ pour l'Allemagne et la Russie, c'est-à-dire à Berlin et du fameux camp de Katyn, en compagnie de Claude Jeantet et de Robert Brasillach, choix désapprouvé par Laval, mais qui allait s'avérer pourtant judicieux et instructif. Après Varsovie, le voyage Brest-Litovsk dura deux jours et fut très éprouvant. Fernand De Brinon est boudé par Doriot, mais « Brasillach et Jeantet, par contre, s'attachent à lui ».

Retour à Varsovie, Berlin puis Vienne où « Jeantet et Brasillach, qui ne l'ont pas quitté, font partie de la délégation des journalistes français ». Fernand de Brinon visite le château

de Fyscher, près de Salzburg, où il est l'hôte de Ribbentrop. A Vienne, dit-il « Brasillach et Jeantet demandent à ne pas me quitter », et il les conduit à l'hôtel de l'Europe.

Ensuite, « après avoir quitté Brasillach et Jeantet à Salzburg, je reviens à Vienne « je repasse par Berlin ». Après un séjour à la L.V.F. à l'hôtel Adlou, de Brinon rentre à Paris. Plus tard, il rejoindra le maréchal qui rentra son honneur à la L.V.F.

Joël LALOUX

\* « La gerbe des forces » (1937), Alphonse de Châteaubriant ; « Mémoires », Fernand de Brinon (1949), Editions Déténa.

**RAMON FERNANDEZ**  
**(1894-1944)**  
**ROBERT BRASILLACH**  
**(1909-1945).**

Ramon Fernandez est né le 18 mars 1894, de Ramon Adeopato (1871-1905), & de Jeanne Gabrié (1868-1961). Il fit de brillantes études à la Sorbonne et à la Faculté des Lettres, puis à l'Ecole des sciences politiques (1913/1914). Jacques Rivière le fit entrer à la NRF. Il y rencontre Lucien Daudet, Robert de Montesquiou, puis tous les écrivains et intellectuels français. Il visite Leipzig, Dresde, Berlin. Il habite Sèvres puis emménage Quai de Bourbon, le 27 juin 1930, après son houleux mariage avec Liliane Chomette, professeur d'universités et conférencière, dont il divorce en 1932. Il devient alors critique littéraire très redouté à MARIANNE, d'Emmanuel Berl, jusqu'en 1940.

En 1934, il entre au comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Puis, en 1937, rejoint Jacques Doriot, le PPF, le Comité Populaire Français, collabore à « La Gerbe », et au « Cri du peuple » et en 1941, vouera un indéfectible lien à l'Allemagne. En 1942, il signe le manifeste après l'odieux et lâche attentat britannique qui fit 630 morts à Boulogne-sur-Mer. Ecrit et collabore à « L'Emancipation nationale », « Le Cri du Peuple », « La Gerbe », « Le Fait », « Aujourd'hui », de



Georges Suarez, « Comoedia », hebdomadaire lancé en juin 1941 sur un recueil d'articles de critique littéraire de Brasillach : « Les Quatres Jedis », de grands auteurs y écrivent dont Brasillach, avoue le fils prodigue lui-même.

Louis Darquier de Pellepoix, notre dernier sujet traité, avant le cas de Ramon Fernandez, n'est pas oublié pour passer le flambeau : vite taxé « d'Antisémitisme fanatique », il déclare en mars 1943 que l'expulsion totale des Juifs est « le but à atteindre ». Y'a du pain sur la planche !

#### ŒUVRES DE RAMON FERNANDEZ :

« Messages » (1926), « De la personnalité » (1928), « Molière » (1930), « André Gide » (1931), « Le pari », Prix Femina (1932), « Moralisme et littérature » (1932), « Arrêt de mort » de Vicki Baum, introduction de Ramon Fernandez (1933), « Les violents » (1935), « L'homme est-il inhumain ? » (1936), « Proust » (1943), « Itinéraires français » (1943), « Balzac » (1943), « Barrès » (1944).

Joël Laloux

## BRASILLACH ET LA COLLABORATION

La gauche a-t-elle été collaborationniste plus naturellement, plus spontanément que la droite ? Ainsi formulée, cette question dérange, car, si l'on admet l'existence d'une gauche collaborationniste<sup>52</sup>, on s'efforce d'en sous-estimer l'importance. Ce serait, en quelque sorte, par accident, que certains hommes de gauche auraient choisi 1933 aux thèses fascistes. Nous l'avons déjà dit, cette accusation concernant Déat ne résiste pas un examen sérieux, et ceux qui la soutiennent se gardent bien de nous expliquer pourquoi tant de socialistes orthodoxes, restés fidèles au parti jusqu'en 1939, ont suivi Déat au Rassemblement national populaire (RNP). Une légende tenace veut que le collaborationnisme ait été d'abord et surtout un phénomène de droite. A l'appui de cette thèse,

<sup>52</sup> Rémy Handourtzet et Cyril Buffet, *La collaboration... à gauche* aussi, préface de René Rémond, Perrin, 1989

on cite volontiers quelques noms emblématiques : ceux de Robert Brasillach, rédacteur en chef de *Je suis partout*, de Lucien Rebatet, auteur des *Décombres*, de Joseph Darnand, chef de la Milice française, en oubliant précisément que leur formation maurrassienne ne les prédisposait pas à se jeter au cou des Allemands, bien au contraire, même si Maurras, par une aberration dont cette époque a été coutumière, a pu être condamné pour « intelligence avec l'ennemi »

Examinons brièvement chacun de ces cas, Brasillach, d'abord.

Prisonnier de guerre en Allemagne, il conseille à ses amis qui veulent relancer *Je suis partout* en zone occupée de demander l'avis de Maurras. Malgré une mise en garde de celui-ci, l'hebdomadaire reparait le 7 février 1941. L'accord des autorités allemandes n'a été obtenu qu'au terme de longs pourparlers, car *Je suis partout* s'est acquis en 38-39 une solide réputation de germanophobie. Le 14 avril 1939, Brasillach avait accusé l'Allemagne et l'Italie d'avoir « déconsidéré le fascisme » et, deux mois plus tard, approuvé l'expulsion d'Otto Abetz<sup>53</sup>. Sous la plume de Pierre-Antoine Cousteau, un ferme soutien avait été apporté à la Pologne du colonel Beck. Le même Cousteau, approuvé par Pierre Gaxotte, alors directeur de *Je suis partout*, s'était prononcé pour le démembrement de l'Allemagne, vieille obsession maurrassienne. Pendant la drôle de guerre, le journal s'était encore rapproché des positions de l'Action française. Le 9 février 1940, Maurras lui avait même donné son premier article. Le 24 mai, l'éditorial de *Je suis partout* avait fait l'éloge de Georges Mandel, devenu ministre de l'Intérieur de Paul Reynaud<sup>54</sup>.

<sup>53</sup> Il s'agit en réalité d'une fausse expulsion. Abetz ayant déjà quitté le territoire français au moment où le gouvernement d'Edouard Daladier le jugea indésirable (juin 1939). Une violente campagne de presse, orchestrée par Henri de Kerillis, fit de lui un « espion » et le chef de la « cinquième colonne », jusqu'au jour où Georges Bonnet, ministre des Affaires étrangères, dut reconnaître qu'Abetz n'était pas soupçonné d'espionnage et n'avait pas contrevenu aux lois françaises.

<sup>54</sup> Le « Juif Mandel » (né Rothschild) avait été précédemment l'une des bêtes noires de *Je suis partout*. Cet éloge tardif n'empêchera pas le nouveau ministre de l'Intérieur de faire perquisitionner le siège du journal et les domiciles de ses collaborateurs, y compris de ceux qui étaient alors mobilisés, et de faire arrêter deux d'entre eux. Charles

LES SOCIALISTES  
DANS  
LA COLLABORATION  
De Jaurès à Hitler



LES CAHIERS LIBRES D'HISTOIRE  
N°13-14

Si l'on en croit Brasillach, *Je suis partout* est reparu « pour défendre le point de vue du nationalisme français »<sup>55</sup>. Libéré de captivité en mars 1941, l'écrivain retrouve son poste de rédacteur en chef. L'hebdomadaire estime que le Maréchal n'a fait que défendre les intérêts de la France en acceptant de rencontrer Hitler à Montoire. La sympathie affichée pour Jacques Doriot s'explique par le fait que le chef du PPF, bien éloigné des positions qui seront les siennes dans la seconde partie de l'Occupation, se veut encore « *Un homme du maréchal* »<sup>56</sup>. Peu à peu, pour reprendre les termes de Pierre-Marie Dioudonnat<sup>57</sup>, ce « *collaborationnisme de raison* » va se doubler d'un « *collaborationnisme de sentiment* ». Certains rédacteurs commencent à affirmer une solidarité idéologique avec le III<sup>e</sup> Reich et, à l'égard de Vichy, *Je suis partout* passe du désappointement à l'hostilité. Mais, pendant presque deux ans, l'hebdomadaire s'est efforcé de minimiser la profondeur de son désaccord avec l'Action française. La rupture n'est vraiment consommée qu'en juillet 1942 lorsque Lucien Rebatet publie *Les décombres*, dans lequel il consacre un chapitre à « *l'Inaction Française* ». Le journal de Maurras réagit violemment, le 11 septembre 1941, qualifiant Rebatet de « *nabot impulsif et malsain* ».

Dans l'équipe de *Je suis partout*, Robert Brasillach est celui qui reste « *le plus proche du nationalisme traditionnel* »<sup>58</sup> et c'est pourquoi il abandonne ses fonctions de rédacteur en chef en août 1943. La lettre qu'il envoie à cette occasion à Lucien Rebatet est révélatrice de ses sentiments profonds<sup>59</sup>: « *Je suis contre le bolchevisme parce que c'est la mort totale. Pour le reste, je suis germanophile et Français. Français plus que national-socialiste, pour le dire. En cas de*

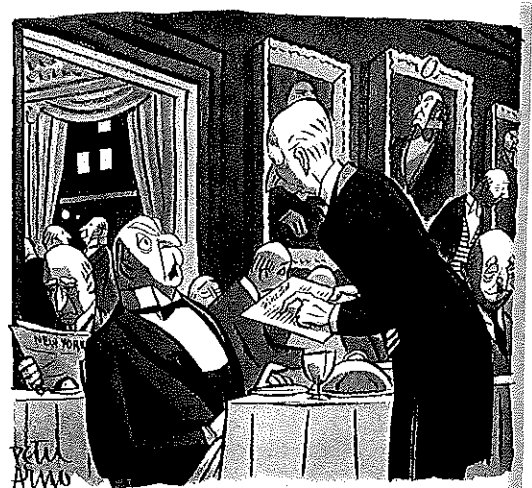
*danger, c'est à la nation qu'il faut se rattacher. Elle seule ne trompe point.* »

Extrait de *Les socialistes dans la Collaboration* de Jaurès à Hitler, par Jean-Claude VALLA  
Collection « Les cahiers Libres d'Histoire n°13-14 » Ed. de la librairie Nationale, 2006

### THE NEW YORKER REVIENT...

« La France et les Français » vu par les dessinateurs du New Yorker, c'est un nouveau régal que nous offre les éditions Points, avec quelques « témoignages » du Paris de l'Occupation. Mais bon sang, pourquoi les Américains ne trouvent-ils plus de Château-Lafite en cette année 1940. Décalé, snob et irrésistible.

Un peu de la France de Brasillach



Puis-je vous demander pourquoi, nom de nom, il n'y a plus de château-lafite ?

<sup>55</sup> « Les leçons d'un anniversaire », *Je suis partout* du 29 janvier 1943

<sup>56</sup> Jacques Doriot, *Je suis un homme du Maréchal*, Grasset, 1941. Jusqu'au printemps de 1941, Doriot approuve toutes les décisions du Maréchal, y compris l'éviction de Pierre Laval, qu'il traite de « *maguignon* » (cité par Lucien Rebatet, *Mémoires d'un fasciste 1941-1947*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1976, p.27) et défend le gouvernement de Vichy contre les campagnes menées par Marcel Déat. Au conseil national du PPF de la zone non occupée, en décembre 1940, il s'est présenté comme « *l'un des hommes les plus prudents* » dans ses rapports avec Allemands (cité par Philippe Burrin, *La dérive fasciste*, Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945, Seuil, 1986, p.422),

<sup>57</sup> *Je suis partout 1930-1944. Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, La table ronde, 1973, p.358.

<sup>58</sup> Pierre-Marie Dioudonnat, op. cit., p. 366.

<sup>59</sup> Citée par Pierre-Marie Dioudonnat, op. cit., p. 366.

Raynal » ( devant le navrant épisode de la Cour d'appel). Et, enfin, « pendant cette attente lancinante (du recours en grâce), elle ne se livra pas au désespoir ». En cela, cette femme sensible et frivole était bien la mère de l'austère et délicat poète.

Albert-Ernest SOMPROLI laissera sa place à Vidal, Mornet à Reboul, Poincaré à De Gaulle. Mais, à Vincennes comme à Montrouge, les deux héros, les deux martyrs, à trois heures

d'intervalle, refusèrent de se bander les yeux, pour écrire quelques dernières lettres.

Hier, comme avant-hier et aujourd'hui, s'ouvrait la chasse aux sorcières, placée sous le signe de Jeanne d'arc et de l'invocation aux morts.

Joël LALOUX

**LETTRES ENFIN OUVERTES  
AU DIRECTEUR DU MONDE  
EXTRAIT D'UNE LETTRE DU  
11 AVRIL 1995**

« En juillet 1944, petit garçon de douze ans, je regardais encore les sentinelles allemandes dans mon village. En 1956, j'avais doublé mon âge pour devenir à mon tour soldat de garde dans l'Algérie en guerre, sous les yeux de jeunes musulmans pareils à moi quelques années plus tôt.

Quand vous aurez vécu de pareils raccourcissements historiques, vous parlerez du Bien, du Mal en politique avec beaucoup plus de circonspection. Pour ma part, je n'accable jamais grand monde. Ni les collaborateurs à la **Brasillach**, ni les porteurs de valises, du FLN à la Francis Janson. Je ne les aime pourtant ni les uns, ni les autres.

Je n'établis pas là un parallèle pour la commodité de la démonstration. Les premiers entendaient combattre contre le communisme, les seconds contre l'injustice coloniale, tâches l'une et l'autre infiniment respectables.

Longtemps, j'ai donc laissé des cadets de votre sorte dogmatiser sur la Seconde Guerre mondiale avec l'espoir qu'ils finiraient bien par comprendre qu'ils n'en saisissaient pas l'essentiel. Espoir absurde ? Vous exploitiez un filon. Vous l'exploiterez jusqu'à la fin de vos jours. Pour n'avoir rien fait, il vous faut bien parler de quelque chose et, si possible, toujours du même sujet, s'il rapporte.

Curieusement, les classiques de l'époque ne vous y relient jamais. Avez-vous seulement lu *Le Journal d'un homme occupé de Brasillach*, *Les Décombres* de Rebatet, *L'Aventure incertaine* de Claude Bourdet, la collection de *L'Humanité clandestine*, et j'en passe toujours, afin de vous forger une opinion personnelle sérieuse, d'après des documents contradictoires ? Sûrement pas ! Votre adresse vous interdit d'attacher votre conscience à un savoir trop précis car il vous gênerait. En bon opportuniste, vous marchez avec le vent, et si possible la tempête car elle peut pousser loin. Aussitôt après la fin de la guerre, Jean-Paul Sartre publia aux Etats-Unis un article intitulé *Qu'est-ce qu'un collaborateur ?* Il définissait le personnage dans sa « *décision profonde et originelle* » du « *fond* » de sa « *personnalité* » : « *celle de plier au fait accompli quel qu'il fût* ». Maintenant, regardez-vous dans une glace. Au début, à mi chemin d'une prometteuse carrière journalistique, à Paris, à Lyon en juin-juillet 1940, vous voyez-vous rejoindre Londres dans un abandon héroïque de votre femme, de vos enfants ? Chacun vous dit excellent père de famille. N'auriez-vous pas plutôt pris les contacts nécessaires avec les pouvoirs en place, comme tant d'autres ? Ne vous y résigniez pas, aujourd'hui, avec *Danone* et *La Française des jeux* « *Ce n'est pas la même chose* », objecterez-vous probablement. Chacun d'entre nous capitule ou résiste devant les dominations de son époque, sans les choisir exactement, mais toujours d'après la logique de son caractère. Entre la rue de Lille et l'Hotel du Parc, votre prudence naturelle vous aurait probablement détourné des compromissions excessives.



Auriez-vous généreusement pris le maquis comme les hommes d'Uriage ? Je vous imagine mieux le soir auprès de Pierre Brisson<sup>1</sup>. Puis, après trente mois de pétainisme, vous auriez enfin découvert comme lui les vertus de la Dissidence. »

Gilbert Comte  
*Editions Dualpha 2003 (pp.47-49)*

## LES LIVRES PROPOSÉS DE P.-L. MOUDENC

Encore une biographie qui intéressera nos plus anciens lecteurs, celle de Ralph Soupault qui signait Leno ses dessins publiés dans nos colonnes. C'était entre 1953 et 1962, année de sa mort. Il fut l'un des plus grands dessinateurs de presse de son époque et si, à l'inverse de quelques autres, il est tombé dans l'oubli, c'est qu'il traîne toujours la réputation sulfureuse qui lui valurent ses engagements politiques. L'essai qui lui consacre Emmanuel Caloyanni, **Ralph Soupault, dessinateur de l'extrême**<sup>(2)</sup>, suit le parcours de ce Vendéen (voir photo ci-dessus), issu d'une famille d'instituteurs de gauche. Un itinéraire qui, *via* le PPF de Jacques Doriot, le conduira à la collaboration la plus radicale. Engagement assumé jusqu'au bout, avec un indéniable courage. Circonstance aggravante, un talent de caricaturiste qui en faisait, pour ses nombreux détracteurs, une cible de choix. Il connut comme il se doit les geôles de l'épuration, parvint à sauver sa tête. Comme Lucien Rebatet dont l'auteur brosse un portrait peu flatteur lorsqu'il narre la fuite des collaborateurs vers l'Allemagne, en août 1944. De même se garde-t-il d'en faire un héros. Il prend même quelques distances avec un dessinateur prolix, fort demandé si l'on en juge par le nombre de journaux et revues qui le publièrent, depuis l'*Humanité* jusqu'à *RIVAROL* en passant par *le Charivari*, *l'Insurgé* de Thierry Maulnier, *je suis partout*, *Gringoire*, *L'Action française*, *Le Cri du peuple*, entre bien d'autres plus ou moins engagés politiquement. Il y signe souvent à Rio.

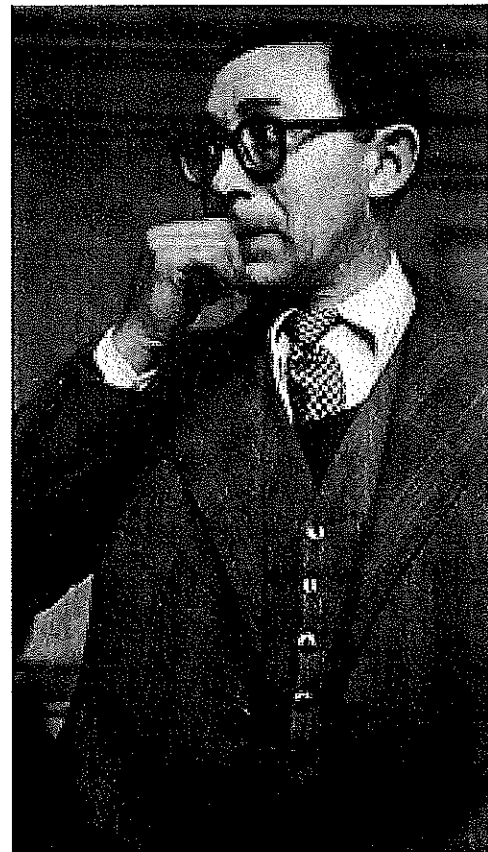
<sup>1</sup> Directeur du Figaro de 1940 à 1942, puis après la Libération.

La question épineuse (sinon centrale) de l'antisémitisme n'est pas éludée, mais l'essayiste la traite avec toute la distance de mise. Soupault navigue sur « *les marécages de l'extrême droite* », se laisse entraîner par « *ce tourbillon nauséabond* ». Son engagement antisémitisme, plutôt tardif, ne commence qu'à la veille de la guerre, avec les caricatures publiées par *Gringoire* et *Candide*. En revanche, son anticommuniste est viscéral. Tare sans doute plus avouable.

L'ouvrage, bien que consciencieux sur le plan de la recherche documentaire, ne se signale pas par son style, souvent laborieux. En outre, on sent l'auteur parfois mal à l'aise, soucieux de marquer son désaccord avec les prises de position du réprouvé. A tout le moins, de prendre ses distances. Tant il est vrai qu'en choisissant un sujet aussi scabreux, on prend le risque de déclencher les foudres du Politiquement Correct.

*Rivarol*, 24 juillet 2009

<sup>2</sup> **Ralph Soupault, dessinateur de l'extrême.** Geste éditions, [www.gsteditions.com](http://www.gsteditions.com), 328 pages avec cahier iconographique et annexes



## LECTURE : LE ROBERT BRASILLACH D'ANNE BRASSIÉ

L'Association des Amis de Robert Brasillach réédite l'ouvrage d'Anne Brassié, *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur*, publié pour la première fois aux éditions Robert Laffont, en 1987. Une réédition que nous avons signalée dans notre numéro du 5 février dernier.

Il s'agit sans doute du livre biographique le plus complet et le plus achevé consacré à l'auteur du *Marchand d'oiseaux*. De l'évocation de son enfance au Mémoire rédigé par le prisonnier de Fresnes pour préparer son procès, il couvre d'un bout à l'autre toute l'existence, trop courte hélas mais d'une si grande densité, de Robert Brasillach. Jusque bien sûr, à ce fatidique matin du 6 février 1945 où le poète de 36 ans tombait au Fort Montrouge, la poitrine déchirée par les balles des fusilleurs de l'épuration gaullo-communiste.

Anne Brassié, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, a su retrouver les couleurs tendres et poétiques, si caractéristiques de la prose de Robert Brasillach pour évoquer « l'île parfaite du bonheur » que fut son enfance sous le soleil méditerranéen.

Un bonheur vite ébréché, ce 13 novembre 1914 – le futur écrivain avait alors cinq ans, lorsque son père, officier de carrière, trouvera la mort au Maroc en combattant une tribu rebelle. De cette enfance heureuse, teintée un temps par les féeries orientales, mais que déjà pourtant le drame n'épargne pas, Robert Brasillach gardera le goût nostalgique du bonheur. Et de l'éphémérescence de toutes choses ici-bas.

Un sentiment qui donnera à son style de poète écrivain cette tonalité harmonieuse et mélancolique, et les thèmes qu'Anne Brassié résume ainsi : « Brasillach chante le bonheur de l'enfance, celui de la jeunesse, celui de l'amour, Il sait dire aussi l'angoisse du temps qui passe, la tristesse des amours révolues. Il aimait la mer, le soleil, les jardins et les rues de Paris. Il

nous les donne, comme dans un film de René Clair. »

Le goût de la nostalgie, comme le don de l'émerveillement, l'habitent depuis toujours.

*J'aimerais les vers tristes et doux Verlaine, Rivoire et Samain, Et dans les soirs longs et très flous préférerais hier à demain.*

C'est une caractéristique de bien des gens de droite, parfois traités de passéistes, de préférer hier à demain. Les romans de Robert Brasillach, que ce soit *L'Enfant de la nuit* (1934), *Le Marchand d'oiseaux* (1936), *Comme le temps passe* (1937), *Les Sept Couleurs* (1939) ou encore ses souvenirs de *Notre avant-guerre* (1939) expriment tous le même goût de la vie et du bonheur, la fugacité des instants et ce tendre plaisir du retour au passé

Anne Brassié nous entraîne d'un récit à l'autre avec beaucoup d'émotion, d'érudition et de complicité. Nous la suivons avec le même ravissement à Louis-le-Grand et l'École normale où le potache, puis l'étudiant Robert Brasillach noue des amitiés indéfectibles. Ses livres futurs retentiront d'ailleurs d'hymnes à l'amitié. L'École normale était en ce temps-là « l'un des asiles les plus étonnants de l'anarchie poétique », dans un quartier plein de verdure, de jardins, « épaves charmantes du temps où le petit Hugo jouait aux Feuillantines ». La III<sup>e</sup> République conservait encore son élite littéraire.

Anne Brassié, en pleine empathie avec son héros, nous promène sur les itinéraires parisiens de Robert Brasillach et de sa bande de copains. Nous entrons avec eux dans les restaurants russes du Quartier latin. « La Russie exercera très vite un charme sur Robert. Les Pitoëff, le Knam, ce petit monde d'émigrés, vivant comme dans l'ancienne Russie, l'attirent à la fois par sa mélancolie et sa joie expansive, par son amour du passé. Ces émigrés ne lui font pas un tableau flatteur de la Russie soviétique et c'est sans doute au milieu d'eux que Brasillach conçoit son horreur du communisme. » Ou, plus exactement, le renforcera.

Parmi la tribu des Pitoëff, il y a bien sûr la fascinante Ludmilla, qui subjugué d'emblée le jeune Brasillach : « Ludmilla

veut dire sympathique aux gens. Il y a une princesse Ludmilla qui a été martyre, autrefois. C'est une phrase bien simple : je ne puis pourtant pas l'oublier. » Ludmilla, dont la photo ornait sa turne d'étudiant et qui l'accompagnera jusque dans la cellule de condamné à mort. Ludmilla, cette mère de huit enfants qui jouait sur scène avec tant de grâce et de fraîcheur les jeunes héroïnes de vingt ans. Ludmilla la mystique qui réfléchissait des après midi entiers sur les Ecritures saintes et saint Jean de la Croix « et qui ne se trouva pas assez pure pour jouer *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw ». A cause de Ludmilla, Robert Brasillach écrira plus tard *Le Procès* et *Domrémy*. Comme Ludmilla, l'héroïsme et la sainteté ont toujours fasciné l'auteur de *Corneille* (1938).

Pour le reste, et à part leur lecture quotidienne de *L'Action française* – une cure d'altitude mentale – les options de ces gens – José Lupin, Georges Blond, les frères Bardèche – sont encore nébuleuses : « Nous avons dix-huit ans, un peu de confusion d'esprit, **pas mal de dégoût pour le monde moderne** et quelque penchant foncier pour l'anarchie. »

A ses copains de l'époque, le jeune Brasillach apparaissait déjà tel que le décrira Lucien Rebatet, quelques années plus tard. « Un être exquis, sensible, raffiné, sans aucune mièvrerie, si ferme dans ses idées, ayant tous les talents, en abusant un peu parfois, mais avec tant de charmante prodigalité, de fraîcheur, de bonne humeur et un si naturel dédain de la suffisance. »

### Présence de Virgile

L'un des grands mérites du livre d'Anne Brassié, c'est aussi de nous exposer de façon claire, lucide et précise la démarche intellectuelle qui a conduit Robert Brasillach vers ses engagements politiques. Bien sûr il y a eu ses maîtres de l'Action française, Maurras, Bainville, Daudet, puis Gaxotte... Mais pour Anne Brassié, *Présence de Virgile*, le premier livre que publie Robert Brasillach en 1932, à l'âge de 22 ans, contient tout à la fois son « credo poétique » et les prémices de cet engagement. Le poète latin paraît, à deux millénaires de distance, comme une sorte

de double du jeune normalien. « Aucun lieu, ni pour Virgile ni pour Robert et ceux qui leur ressemblent, n'aura le charme des premiers paysages admirés, de la première maison, des premiers amis. Il est des êtres qui gardent à jamais la nostalgie de leur enfance. »

Virgile comme Brasillach chérit ses souvenirs d'enfance, il aime le plaisir et les jeunes filles avec candeur et timidité. Il sera toujours entouré d'amis à Rome comme à Naples. Mais pour Virgile, auquel le jeune essayiste d'identifie, « **le poète est quelqu'un qui doit servir, comme les autres hommes** ». Virgile affirme : « A la beauté, il faut donner un soubassement moral, politique, religieux, historique, instructif. Faire comme Tite-Live dont *l'Histoire de Rome* est soumise à **la double loi de la beauté et de la propagande**. » Ce credo de Virgile rejoint l'enseignement de Charles Maurras. « Il n'y a rien de plus facile que les révolutions : l'histoire en est pleine, comme de bûchers et de tombes. Le beau, le difficile, c'est d'éviter la secousse. **Naviguer et conduire au port, durer et faire durer, voilà les miracles.** » Anne Brassié commente : « **La leçon portera d'autant plus que l'époque troublée vécue par Brasillach va ressembler aux années noires vécues par Virgile.** »

L'époque est effectivement troublée et de gros nuages noirs s'accumulent sur la France. « Quatre ans avant la date prévue par le traité de Versailles, les troupes françaises évacuent la Rhénanie et les armées alliées quittent l'Allemagne. » Le climat international vire à la tempête... Dans *L'Action française*, Jacques Bainville prévient : « **Conflits du communisme et du nationalisme socialiste, voilà ce que nous avons à éviter.** Hitler aimerait à nous lancer contre Staline. **Chacun des deux dictateurs se dispute la France.** » Bainville redoute les idéologies « et, pour lui, la foi républicaine et démocratique en est une. Elle comporte ses dangers comme les autres ». Et finalement elle se révélera la plus virulente de toutes.

### Cette voix rugissant outre-Rhin...

1932. Robert Brasillach, qui s'apprête à publier *Le Voleur d'étincelles*, écoute les

élections allemandes à la radio. « Tout était prêt pour que nous entendions, le soir, en mettant l'aiguille sur les postes allemands, cette extraordinaire campagne électorale du national-socialisme, fleuve de cloches, de tambours, de violons, tous les démons de la musique déchaînés. **Avions-nous jamais cessé de songer à l'Allemagne. Nous avons toujours eu au-dessus de nous cette énorme planète.** »

Une planète toujours prête à engloutir la France. « Plus tard. On ne comprendra peut-être pas tout à fait bien l'état d'esprit de ceux qui ont passé à côté de la guerre dans leur enfance, qui ont grandi dans une Europe pleine d'illusions (même s'ils ne croyaient pas à ces illusions, elles formaient l'atmosphère de leur adolescence) et qui, soudain, pendant plusieurs années ont attendu la guerre pour le printemps et pour l'automne. » A cette génération menacée, la guerre semblait inévitable et « **telle allait venir de la bêtise démocratique face à l'appétit totalitaire** ».

Hitler, le premier à avoir compris le formidable instrument de propagande que pouvait être la radio, ne l'impressionne pas. Bien au contraire. « C'est assez effrayant. Il vient pousser des cris presque tous les soirs, et tous les postes allemands interrompent leurs émissions. Il ne parle qu'en musique d'ailleurs, avec des chœurs de temps en temps... Il a une voix terrible et arrachée du fond de la gorge. » *En musique...* Luther, quatre siècles auparavant, avait déjà conquis l'âme allemande avec la musique et le chant des cantiques.

Un an plus tard, Hitler est au pouvoir et les persécutions contre les juifs commencent. Robert Brasillach écrit à un ami : « Ça ne nous regarde évidemment pas. Mais si on massacre les juifs, il y aura une question d'humanité. *Je ne ferme ma porte à aucune infortune* (...) (1). En tout cas je ne comprends pas. Je trouve l'antisémitisme bon et juste quand il s'adresse aux potentats, aux financiers, (...) mais ignoble quand, sous prétexte de race, on expulse le boulanger juif, la marchande des quatre-saisons juive et qu'on n'embête que ceux-là et qu'on laisse tranquilles les autres (...). Ni le massacre ni l'expulsion ne sont une solution. »

Robert Brasillach pense alors comme Bainville le lui a révélé, que « l'hitlérisme est **l'enfant maudit du traité de Versailles** ».

### Un instituteur enragé

La lecture de *Mein Kampf* le conforte dans ses sentiments. « Un Français ne peut s'empêcher de trouver ce livre singulièrement pauvre et singulièrement primaire (...). Hitler parle toujours des juifs avec de haine profonde et une absence complète d'esprit critique (...). La majeure partie du livre est le récit de la découverte de la vérité raciste pas le petit Hitler, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes un traité de mystique raciste. J'ai rarement lu conneries plus plates et plus désolantes. C'est un grand monument de sottises, profondément ennuyeuses et, surtout, effroyablement primaires (...). C'est très réellement le chef-d'œuvre du crétinisme excité, où Hitler apparaît comme une espèce d'instituteur enragé. Cette lecture m'a affligé. »

Pour autant, il ne sous-estime pas le danger que représente « l'instituteur enragé » pour notre pays. « **L'essentiel est de bien connaître Hitler.** Ne pas nous laisser duper par ce que ses idées peuvent avoir de sommaire et du court. Sous le philosophe primaire, on découvre aisément un politique qui sait ce qu'il veut et **reste le plus redoutable des adversaires de la France** ».

### Trois événements majeurs

Les événements politiques s'accélérent. Il y a d'abord le 6 février 1934 qui a « contribué à créer un climat de guerre froide qui se développera pendant la guerre d'Espagne, le Front populaire, L'Occupation et L'Épuration ».

En 1936, **le Front populaire précipite en effet Robert Brasillach de la critique littéraire à la diatribe politique.**

Et puis, surtout, la guerre civile espagnole, qui pour Robert et ses amis sera le lieu de « **toutes les audaces, de toutes les grandeurs, de toutes les espérances** ».

Face à la menace que fait peser la Russie soviétique sur le monde libre, « la guerre d'Espagne va être pour beaucoup



d'Occidentaux une sorte de révélateur ». Effectivement : « **L'Allemagne forte va cesser d'être regardée comme un danger pour devenir une alliée, un rempart contre le communisme.** »

Comme l'avait prédit Bainville, « **c'est une guerre civile mondiale** » qui, en Espagne, est en train de se mettre en place. **Fascisme contre communisme.** « La république des lettres n'est plus un salon où l'on converse en toute amabilité du sort des hommes, c'est un champ de bataille rangée avec des uniformes rouges et blancs, et bientôt, des cadavres au milieu. » Avec Virgile, Robert Brasillach a appris que pour sauver son pays quand il est menacé, la force était nécessaire. Dans une France où le pouvoir est faible, il ne craindra donc pas d'en appeler à la force et de la célébrer. L'atmosphère, en France, est d'ailleurs à l'anti-parlementarisme. « Espèce de député » est devenu une insulte courante.

### Au congrès de Nuremberg

En 1937, Robert Brasillach va en reportage au grand congrès du parti national-socialiste à Nuremberg. Il parle dans son papier des « enfants allemands jouant comme des loups autour de leur souvenirs de guerre civile et de sacrifice ». Il doute toutefois de la durée de la nouvelle religion, « **qui ne tient que par son grand prêtre et disparaîtra à sa mort** au contraire du marxisme qui s'appuie sur un système et pourra donc survivre à tout ». Bien vu. Mais le grand prêtre a encore près de huit ans à vivre... Le temps de déchaîner sur l'Europe une sorte d'apocalypse à croix gammée.

### Après l'effondrement de la France

Durant ce voyage, il a aussi découvert les Allemands. « **Peuple courageux et travailleur, qui possède ces deux bosses qui nous manquent le plus, celle de l'obéissance et celle du respect.** »

Anne Brassié nous dit que le jeune Brasillach « aimait les grands vainqueurs qui violent toutes les lois jusqu'au moment où ils en donnent aux autres ». Il faudra la défaite de juin 1940 et son retour de captivité pour que Robert Brasillach

commence, peut-être, à mettre Adolf Hitler sur cette sorte de piédestal.

Pourtant, son engagement dans la politique de collaboration n'a rien au départ de romantique. Ses raisons relèvent du réalisme le plus pragmatique. « **Nous avons à gagner la bataille de la paix puisque nous avons perdu la bataille de la guerre.** » Lucide, il a ajouté : « Cela peut nous coûter cher un jour mais la paix sans annexion est à ce prix. Tant pis pour mon avenir politique ou littéraire. »

A Louis-le-Grand, un professeur de philosophie qu'il admirait avait pourtant mis ses élèves en garde. « **Méfiez-vous de l'opinion. Ne confondez pas opinion et certitude (...). Que cette opinion soit la vôtre ou celle que l'on nomme publique.** »

C'est pourtant sur le ton des certitudes absolues que Robert Brasillach défendra à *Je suis partout* ses opinions. L'époque, il faut dire, ne se prêtait guère aux jugements nuancés. Journaliste engagé dans le combat idéologique sur fond de guerre mondiale, Robert Brasillach en appelle à la lutte antibolchevique parce qu'une victoire du bolchevisme signifierait la fin de notre civilisation. « **La fin du catholicisme en France.** »

### Pour éviter le bolchevisme

Au socialisme lénino-stalinien il ne voit à opposer, comme ses camarades de *Je suis partout*, que le national-socialisme. « Pour éviter le bolchevisme, il faut lutter contre les causes du bolchevisme. Il faut aider le pauvre, l'ouvrier, l'employé à 1000 francs par mois. Il ne faut pas remplacer les légumes verts par un discours de M. Lamirand et le pain par une homélie de Mgr Gerlier. Que le bourgeois français ne s'imagine pas, dans son horreur du communisme, que l'armée allemande a levé l'épée pour défendre son coffre-fort à lui. C serait une erreur aussi grossière que de croire que M. Staline est le défenseur des démocraties. »

Ces bourgeois conservateurs et pusillanimes, « vieux cocus de droite, éternels maris trompés de la politique » que les jeunes Turcs de la droite révolutionnaire des années trente

méprisaient ouvertement. Et souvent à bon escient.

### On ne quitte pas ses camarades

Ainsi furent enclenchés, en toute honnêteté intellectuelle, les mécanismes d'un engagement qui allait le broyer. De la cellule où il attendait son procès, le prisonnier Brasillach s'étonne et s'indigne : « Des écrivains déshonorés, qui fussent rassemblés, il y a dix ans, pour n'importe quel repris de justice international, laissent condamner à mort sans protester des hommes qui n'étaient même pas des amis de l'Allemagne, et une presse hystérique prétend représenter une opinion de plus en plus terrifiée (...). Ceux qui paraissent avoir raison sont ceux qui ont fui, puisque aux autres on n'a tenu aucun compte de leur refus d'émigrer (...). Mai d'un autre côté, comment supporter la paix relative, la Noël, le plaisir dans des terres lointaines, alors que ceux qui on cru à ce que je croyais aussi, sont dans les prisons ou devant les poteaux ? **On ne quitte pas les camarades, même si on ne pense plus toujours ce qu'ils pensent.** »

En août 1943, Robert Brasillach avait pris ses distances avec les ultras de la collaboration – Rebatet, Laubreaux, Cousteau –, en démissionnant de son poste de rédacteur en chef de *Je suis partout*. Pour lui, « la collaboration devient une aventure individuelle dans laquelle il se juge irréversiblement entraîné – comme les légionnaires de la LVF –, mais il ne considère plus comme nécessaire d'appeler son pays, et la jeunesse de son pays, à y participer. **Il n'est pas attiré par le**

**fascisme apocalyptique de ses camarades** ». Il ne partage plus leur obstination partisane et suicidaire. Mais, pris au piège de l'engagement politique, plus celui de la camaraderie, il ne désertera pas son camp. Son sacrifice sauvera sans doute la vie à plusieurs d'entre eux. L'exécution de Robert Brasillach souleva en effet un tel sentiment d'horreur, que les maîtres du jour usèrent de la peine capitale avec plus de modération. Du moins à l'égard des écrivains et des journalistes.

*Je monte vers Gethsémani*

*Tout au long de la nuit obscure*

*La nuit est longue, la nuit dure*

*O nuit, odeur de l'agonie*

Confiait dans le poème, trois jours avant son exécution, le

condamné à mort enchaîné... Durant l'été 1931, en vacances à Menton, Robert Brasillach avait écrit à José Lupin :

« L'avenir qui est un bonhomme rigolo... »  
L'avenir peut aussi être, parfois, une hideuse sorcière shakespearienne.

Après la défaite de 1940, le disciple de Virgile, qui n'avait jamais cessé de croire que l'individu trouvait plus de liberté et d'épanouissement dans le cadre d'un Etat fort que dans l'anarchie, s'était engagé dans la collaboration pour « gagner la bataille de la paix ». Il y perdit la vie, mais resta fidèle à sa devise. « **Il vaut mieux parfois mourir avec honneur que vivre dans l'indignité.** » Une indignité qu'il laissa à ses juges. Et aux procureurs stipendiés de la presse hystérique.

Jean Cochet

*Présent littéraire*, Samedi 24 mars 2007

## VICHY EN PRISON ; les épurés à Fresnes après la libération

4<sup>e</sup> de couverture : De la Libération à l'amnistie de 1953, la prison de Fresnes a abrité, de longues années, la plupart des responsables de Vichy. Attendant leur condamnation pour faits de collaboration ou purgeant leur peine, les grands notables de l'épuration, de Louis Renault à Tino Rossi, de Sacha Guitry à René Bousquet et Xavier Vallat, y croisent aussi bien la piétaille de l'hôtel du Parc que les rescapés de Sigmaringen. Une vie s'y organise dans la peur et l'attente, le ressentiment et la haine, scandée par les procès suscitant allées et venues des ténors du barreau, Jacques Isorni ou René Floriot. D'un château l'autre fin de parcours pour ces messieurs de Fresnes. Nul n'était mieux désigné pour faire revivre ce «salon des épurés» que Bénédicte Vergez-Chaignon, l'auteur de la biographie de Bernard Ménétrel, le médecin et secrétaire particulier de Pétain. Coup de phare sur un Vichy inédit traversé de tous les relents d'une passion contrariée, entre la stupeur, l'inquiétude, l'amertume : le tableau d'une prison politique plus haut en couleur et plus nuancé que ne l'avait laissé croire la légende noire de l'épuration.

Bénédicte Vergez-Chaignon, éd. Gallimard, 3/2010

# Comment fallait-il punir les intellectuels collabos ?



bénéficiera finalement de la grâce présidentielle. Les questions alors posées n'étaient pas anecdotiques : quelle est la responsabilité d'un écrivain ? Comment évaluer la nocivité de ses écrits et mesurer la gravité de ses engagements au côté du régime de Vichy et de l'occupant ?

Autant d'interrogations qui agitérent la classe intellectuelle pendant plusieurs années, contribuèrent aussi à opérer des scissions dans le camp des accusateurs. Punir ceux qui apportèrent leur soutien au gouvernement de Vichy, encouragèrent activement sa politique de collaboration et de répression ou, pis, se rangèrent au côté des Allemands, est un projet qui n'a pas attendu les journées d'août 1944 pour se faire jour. Dès 1943, le Comité national des écrivains (CNE), né en 1941 et relancé en 1943, avait établi une liste noire. En 1944, il entend jouer pleinement son rôle dans l'épuration et désigne Brasillach, Céline, Chardonne, Drieu la Rochelle, Giono, Jouhandeau ou Montherlant. Punir, donc. Mais dans quelle proportion, à quelle peine et pour quels motifs précis ?

A l'été 1944, Roger Martin du Gard, réfugié dans le Lot, membre du CNE, éprouve ainsi quelque inquiétude à devoir cosigner des condamnations de confrères. Il est certes partisan d'un châtement : « *Je ne conteste pas du tout qu'une certaine "épuration" dans les milieux du journalisme, et même de la littérature, soit légitime, nécessaire, urgente,* écrit-il dans son journal le 6 octobre 1944. *Si l'on peut admettre, à la rigueur, au nom de la liberté d'opinion, que certains esprits abstraits aient pu, avant la guerre, devant le miracle de la résurrection du Reich, se laisser théoriquement séduire par l'idéologie du national-socialisme, il serait monstrueux d'absoudre ceux qui, dès 1939, n'ont pas eu les yeux ouverts par la politique de*

« *La politique, depuis 1936,* écrit Paul Morand le 7 février 1971, *c'est vraiment la vérole des écrivains.* » L'homme sait de quoi il parle. Président de la commission de censure cinématographique dans le cabinet de Pierre Laval en 1942 puis ambassadeur de Vichy en Suisse, où il restera prudemment exilé jusqu'au seuil des années 1950, il n'a de cesse, dans son *Journal inutile*, publié vingt-cinq ans après sa mort, de conspuer la Résistance et les hommes qui en sont issus. Si « *vérole* » il y eut, il fut effectivement l'un de ceux qui en portèrent les stigmates à la Libération. Car l'ère des grands règlements de comptes sonna entre les tenants d'un châtement exemplaire et tous ceux qui, journalistes ou écrivains, avaient publié pendant l'Occupation. Et la facilité avec laquelle on

*Ecrivains, journalistes, ils furent les porte-plume de la collaboration. Comment les juger justement ? Mauriac redoutait une dérive sanglante, Camus réclamait justice... De Gaulle, lui, refusa de gracier Brasillach.*

put constituer les dossiers à charge de ces derniers à partir de leurs écrits les expédia rapidement sur le banc des accusés. Au point, comme le notent les historiens, que, dans le cadre des épurations professionnelles, les journalistes et les écrivains furent parmi les plus exposés dans les procès qui s'ouvrirent dès fin 1944 et qui se soldèrent notamment par les condamnations à mort de Georges Suarez, directeur du quotidien *Aujourd'hui*, ou d'Henri Béraud, éditorialiste à *Gringoire* qui, lui,

ROBERT BRASILLACH (AVEC LES LUNETTES, 1909-1945), EN CIVIL SUR LE FRONT DE L'EST, AUPRÈS D'UN SOLDAT ALLEMAND.

conquête et d'invasion de l'hitlérisme ; ceux que n'ont pas révoltés, jusqu'au plus intime de leur conscience, les abominables méthodes du régime nazi, les massacres de Pologne, l'infâme spectacle des persécutions juives et communistes, la tortueuse activité de la Gestapo dans toutes les villes occupées, les inexpiables atrocités perpétrées de sang-froid par toute une armée servile de loyaux fonctionnaires nazis. » Mais il ajoute, craignant la force des passions déchaînées : « Je désire seulement que cette opération délicate soit menée avec un scrupuleux souci d'équité, un total désintéressement confraternel, un maximum de discernement, de sens critique : beaucoup de nuances dans la réprobation. Je voudrais qu'on ne confonde pas, dans un besoin de justice expéditive, les esprits faux et les traîtres... » L'exemple de l'arrestation de Sacha Guitry, qui sera finalement relâché quelques mois plus tard, lui donnera raison.

Faut-il châtier, faut-il pardonner ? D'octobre 1944 à janvier 1945, Albert Camus dans *Combat* et, dans le *Figaro*, François Mauriac, que le *Canard enchaîné* gratifiera du sobriquet « saint François des Assises », vont se livrer à une controverse sur ce thème qui engage tous les écrivains. Camus veut une justice réparatrice « sans haine mais sans pitié », Mauriac redoute qu'elle ne dérive vers une terreur révolutionnaire aveugle semblable à celle qui ensanglanta la France de 1793.

En janvier 1945, le procès de Robert Brasillach radicalise les positions et devient le symbole du châtiement des écrivains collaborateurs. Son parcours d'intellectuel brillant et d'auteur au talent indéniable se marie avec ses choix politiques d'extrême droite. Proche de Maurras, collaborateur de *Je suis partout* et de *Révolution nationale*, antisémite virulent qui parlait de l'« antisimiétisme » (sic), polémiste, dénonciateur et calomniateur, il est le candidat idéal pour incarner le dévoiement des écrivains dans la collaboration intellectuelle et l'engagement politique avéré au côté des Allemands pendant la période de l'Occupation. En vertu de l'article 75 du Code pénal, il est jugé pour « intelligence avec l'ennemi ». Le com-



DERNIÈRE PHOTO DU POÈTE ROBERT DESNOS EN 1945.

missaire général du gouvernement lui lancera un « Vous, le clerc qui avez trahi », l'accusant d'être, par ses écrits, « le responsable intellectuel » des crimes commis par les Allemands comme par la milice.

La guerre n'étant pas encore finie, comme le relèvera Tony Judt dans *Un passé imparfait*, cet exemple de l'épuration doit alors apparaître autant, sinon plus, comme un acte de guerre que de réparation intellectuelle. Mais paradoxalement, ce cas Brasillach, fasciste de la plus belle facture et dont la condamnation à mort ne semblait pas devoir heurter la volonté de renouveau démocratique, allait provoquer une fracture parmi ses accusateurs. Car il y avait, derrière ce procès, les fantômes des intellectuels tués et torturés : Saint-Pol-Roux en juin 1940, Jacques Decour, Georges Politzer, fusillés au Mont-Valérien en mai 1942, Max Jacob, mort à Drancy en mars 1944, Benjamin Crémieux, mort en déportation à Buchenwald, Robert Desnos, mort au camp de Terezin, Marc Bloch, assassiné, et Jean Prévest, alias capitaine Goderville, tué, les armes à la main, dans le Vercors le 1<sup>er</sup> août 1944. Fallait-il pour autant exécuter Brasillach, se demandent certains, qui pourtant le vouaient aux gémonies ? Ils sont nombreux, pourtant farouches adversaires politiques, à demander sa grâce : François Mauriac, Colette, Paul Valéry, Jean Cocteau, Jean Paulhan, Jean Anouilh, Jean-Louis Barrault ou Charles Dullin. Albert Camus, bien que méprisant l'auteur des *Sept Couleurs*, mais philosophiquement opposé au principe de la peine de mort,

apposera finalement lui aussi sa signature à la pétition qui réclame la grâce du condamné. Claude Mauriac, fils de François et alors secrétaire du général de Gaulle, avait rédigé une première mouture de la demande de grâce : « Il est terrible, écrivait-il, de faire tomber une tête pensante, même si elle pense mal. Car qui connaît l'avenir d'un poète ? » Le texte, jugé trop littéraire, se réduira à l'argument que, le père de Brasillach étant tombé en 1915 sous l'uniforme français, cela devait constituer une circonstance atténuante. Ces arguments ne convainquirent pas le général de Gaulle qui, dans ses Mémoires, écrira : « Dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité. »

Pour les écrivains de droite, l'application de cette justice jugée expéditive traduit la mainmise du clan résistant, et notamment du Parti

**“Il est terrible de faire tomber une tête pensante, même si elle pense mal. Car qui connaît l'avenir d'un poète ?”** CLAUDE MAURIAU, DEMANDE DE GRÂCE DE BRASILLACH

communiste, sur le pouvoir. Aux yeux de certains comme Marcel Aymé, qui défendra Céline et Maurice Bardèche, beau-frère de Brasillach et lui aussi fasciste convaincu, dans leurs démêlés judiciaires, le climat d'après-guerre devient délétère : « Il règne dans les lettres un ton prudent, feutré, cafard et baise-cul, fleurant la ligne patriotique, le cabinet noir, l'antichambre ministérielle et la sacristie révolutionnaire. » Dans la nouvelle ère ouverte par la guerre froide, la question du « droit à l'erreur » pour les écrivains, comme le plaideait Jean Paulhan, est rapidement obsolète : Jean-Paul Sartre, au demeurant résistant discret, redéfinit en effet les termes du débat. L'acte d'écrire, sous peine de n'être qu'un « infâme bavardage », doit, selon lui, être un engagement. On sait que les années 1950 seront le théâtre d'autres dévoiements intellectuels mettant désormais le monde culturel face à ce que Sartre désignait par le choix à faire entre « réalisme politique et moralisme » ■ GILLES HEURÉ

**A lire**  
**Le Siècle des intellectuels**, de Michel Winock, Ed. Points, coll. Histoire, 1999.  
**L'Épuration du monde des lettres**, de Gisèle Sapio, in Marc Olivier Baruch (dir.), *Une poignée de misérables. L'épuration de la société française après la Seconde Guerre mondiale*, Fayard, 2003.  
**L'Épuration, 1943-1953**, de Herbert Lottman, Fayard, 1986.  
**L'Épuration française**, de Peter Novick, Baland, 1985.



# Sartre à l'avant-scène de l'Occupation

**Que fut-il ? Romancier, philosophe, homme de théâtre ?  
Un peu tout cela doublé d'un très habile opportuniste.**

PAR JEAN-JOËL BRÉGEON

Parmi les écrivains et les intellectuels qui firent le choix de la résistance à l'occupant allemand, Sartre occupe une place bien à part. Il ne prend pas l'uniforme (comme Saint-Exupéry, Romain Gary), il ne prend pas le maquis (comme Jean Prévost, Jean Cassou), il ne fait pas de renseignement (comme Marc Bloch), mais il se borne à poursuivre son enseignement au lycée Condorcet et à entamer une carrière de dramaturge. Longtemps exaltées par ses thuriféraires, ses timides démarches en direction de la résistance effective se bornent à adhérer au Comité national des écrivains (CNE) qui se prépare pour l'épuration vengeresse de la Libération.

Ainsi, durant toute l'Occupation, la grande affaire de Sartre est le théâtre. Au printemps de 1943 sont créées *Les Mouches* et, en juin 1944, *Huis clos*. Pour la mise en scène, Sartre s'adresse d'abord à Jean-Louis Barrault qui y renonce pour monter *Le Soulier de satin* de Paul Claudel. C'est donc Charles Dullin qui se charge des *Mouches*. Directeur du théâtre de la Cité - ex-théâtre Sarah-Bernhardt -, Dullin a de bonnes relations avec l'occupant qui le considère comme « *Deutsch freundlich* », « favorable aux Allemands ». Aussi la censure donne-t-elle son aval pour la représentation des *Mouches*, tout comme elle le fera pour *Huis clos*, créé cette fois au théâtre du Vieux-Colombier.

Professeur de littératures romanes à l'université de Paderborn, Ingrid Galster a réuni une anthologie presque exhaustive des articles de presse qui furent consacrés aux deux pièces de Sartre; avec, en annexe, de très utiles notices sur les auteurs, journaux et périodiques concernés. Parmi les critiques, les noms de ceux qui font l'opinion de l'époque: Robert Brasillach, Claude Jamet, Alain Laubreaux, Thierry Maulnier, Lucien Rebatet, Maurice Rostand...

**Robert Brasillach salua Huis clos :  
"L'auteur n'est pas un compagnon de nos espérances. Pourquoi ne serait-il pas un compagnon de nos dégoûts?"**



Jean-Paul Sartre (1905-1980). Personnage à multiples facettes, symbole de la nausée que certains Français eurent d'eux-mêmes.

Les « sartrologues » tiennent beaucoup à présenter *Les Mouches* comme un manifeste exprimant la plus vive résistance morale et intellectuelle à l'occupant et à l'État français. En réalité, cette variation très sombre de l'Orestie fut comprise comme une exposition métaphysique de la condition humaine, sans lien

direct avec la guerre et l'Occupation. La *Pariser Zeitung* parla de « mélange bizarre de mystère barbare et de dialogue didactique entre homme

et dieu ». L'accueil de la critique fut très contrasté et Alain Laubreaux (le Daxiat du *Dernier métro*) manifeste plus de curiosité et de pertinence qu'Albert Camus qui trouva aux *Mouches* un « petit air de *Casino de Paris* ».

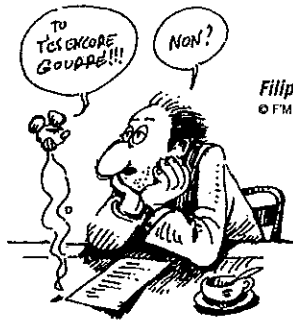
La création de *Huis clos* fit plus de bruit encore. Dans la veine de Strindberg, la pièce était plus élaborée et plus forte que *Les Mouches*. Son originalité n'échappa pas à Robert Brasillach: « *L'auteur n'est pas de nos amis, il n'est pas davantage un compagnon de nos espérances. Pourquoi ne serait-il pas un compagnon de nos dégoûts? Cet univers infernal, terriblement limité, a, il faut le dire, une extraordinaire puissance [...]* Peu de pièces m'ont laissé une impression plus forte. [...] *Huis clos* restera comme le monument bizarre d'un monde angoissant, où l'avenir ira chercher, il n'en faut pas douter, le témoignage de la plus lucide négation. »

À la Libération, Brasillach passé à la trappe, *Huis clos* fut redonné et connut un très vif succès. On salua la pièce comme un monument de courage: « *Sartre inaugurerait la saison du théâtre libéré* », écrit Ingrid Galster qui cite ce commentaire de Pierre Bernard dans *Front National* (20 septembre 1944): « *On était enfin entre soi pour la vraie générale de Huis clos.* » Son brevet de « résistance théâtrale » en poche, Sartre impose sa conception du théâtre engagé et ne fait grincer que quelques mauvais esprits, l'existentialiste chrétien Gabriel Marcel qui dénonce son « *prosélytisme luciférien* » (!) et Henri Troyat qui constate: « *La tragédie de M. Sartre [...] est immobile. Elle marque le pas. Et c'est pourquoi elle ne nous touche guère [...]. Traitant un sujet analogue, Pirandello eût brouillé les pistes, interverti les masques, confondu les sentiments [...]* Mais Pirandello était un homme de théâtre. *M. Sartre est un romancier et un philosophe* » (*La Nef*, n° 4, 1945).

Loin d'être un écrivain résistant ou, mieux, un résistant écrivain, Sartre fut un attentiste qui s'installa dans la vie intellectuelle et artistique de l'Occupation. Cette période qui, paradoxalement, bénéficia d'un « *revival* » étonnant de toutes les manifestations culturelles, littérature, théâtre, arts plastiques, cinéma... Sartre ne fit donc que profiter de cette « *si douce Occupation* » (Gilbert Joseph) qui lui permit de prendre toute sa place dans la création théâtrale. ■

● Ingrid Galster, *Sartre devant la presse d'Occupation. Le dossier critique des Mouches et Huis clos.* Presses Universitaires de Rennes, 474 p., 23€.

● À signaler, dans la revue *Médium* (avril-juin 2006) dirigée par Régis Debray, une mise au point de Jacques Lecarme sur Sartre durant l'Occupation. Plaidoyer laborieux, qui ne convainc pas du tout.



Filippini vu par F'murr  
© F'murr

dBD, NO 41, mars 2010

# Je me souviens de... Loro & de Beketch

## UN DUO CHALEUREUX

Je me souviens avoir fait la connaissance de Loro [Jean-Marc Laureau, né en 1943 à Paris] un jour de 1968, alors qu'il assistait à une soirée organisée par la Société française de bande dessinée. Accompagné par son épouse Martine [Martie pour les copains] qui fut un temps attachée de presse, il faisait partie de la joyeuse équipe des auteurs de *Pilote*, fidèles entre les fidèles de ces soirées organisées par Claude Moliterni. [Claude, on pense à vous un an après votre disparition] Après avoir exercé divers métiers, ce grand garçon chaleureux venait d'entrer dans l'équipe des dessinateurs des pages d'actualité du journal qui s'amusait à réfléchir. Sachant que son trait n'avait pas le professionnalisme d'un Giraud ou d'un Alexis, il jouait sur l'humour et surtout sur sa facilité à dessiner des filles sexy. Peu après, je me suis rendu dans le modeste appartement qu'il occupait avec femme et enfants pour le fanzine belge *Ran Tan Plan*. C'est à cette occasion qu'il m'a présenté son ami Serge de Beketch [Serge Yourevitch Verebrussoff de Beketch, né en 1946 à Tours], avec lequel il préparait une série de courtes histoires parodiant les récits d'horreur pour le magazine *Creepy* dont il assurait la rédaction. Ce fils de Russes blancs exilés en France était un solide gaillard dont la prestance et le bagout vous en imposait. Quel plaisir de retrouver ces deux garçons omniprésents et actifs dans toutes les manifestations consacrées à la bande dessinée. Les trois journaux [*Eerie*, *Vampirella* et *Creepy*] dont s'occupait Loro étaient publiés par Publicness, petite boîte comme il en existait à l'époque dirigée par Joël Laroche, qui trouvera le succès avec le magazine *Zoom*. Un modeste éditeur dont les locaux étaient situés dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de la capitale. Les magazines étaient imprimés sur une presse antique, installée dans la cave de l'immeuble. Je me souviens avoir assisté, un soir de l'hiver 1971, à l'impression du petit



© Loro / Photo D.R.



© de Beketch / Photo D.R.



Le crime couve d'un regard glacé la jungle asphaltée de la ville. Les buildings se renvoient la lugubre plainte des sirènes de police et dans la nuit à peine plus grise qu'un heitre qu'aurait été arrosé de sirop d'évêque, un homme voit... ABEL DOPEULAPEUL dans...

Le privé Abel Dopeulapeul  
© 1974 Loro / Dargaud

album réunissant les épisodes de *Déboires d'outre-tombe* parus dans *Eerie* et *Superpocket Pilote*. Nous avions froid, les doigts étaient malhabiles pour réunir les feuillets, mais quel bonheur de voir naître ces petits ouvrages aujourd'hui cotés une cinquantaine d'euros. En 1969, Loro m'a fait le plaisir de participer au numéro unique de mon magazine *Underground comics*.



Requiem pour un Privé  
© Loro / Dargaud

## AUTEURS DE PILOTE

Grâce à une bonne dose de volonté, le duo va réussir à devenir incontournable dans les pages de *Pilote*. Le bonheur sera complet lorsqu'un jour de 1971, comme leurs copains, ils réussiront à y publier leur propre série, *Thorkaël*, saga d'heroic-fantasy qui comptera deux épisodes [deux albums aux éditions SERG en 1976 et 1977, réédités par Dargaud en 1982] très appréciés par les lecteurs de l'époque. Le dessin est un peu raide, mais l'ensemble ne manque pas de charme. Vingt-cinq ans avant la création de *Lanfeust*, *Thorkaël* faisait figure de pionnier dans ce domaine. Par la suite, Loro va se spécialiser dans les parodies policières peuplées de filles sensuelles, campant plusieurs personnages éphémères, le privé Abel Dopeulapeul avec le concours de Serge de Beketch [quatre albums chez Dargaud de 1982 à 1985], l'inspecteur Beaugat avec A.D.G et North [Dargaud 1980], *Sweet Délice* avec Claude Moliterni [album aux éditions du Cygne en 1982]... De son côté, Serge de Beketch a succédé à René Goscinny sur la rubrique *Pas trop près de l'écran* illustrée par Harry North, puis il cessera de fréquenter le monde de la bande dessinée au milieu des années 70 pour se tourner vers le journalisme et la politique. Beaucoup de lecteurs ont dû s'interroger sur cette étrange disparition, moi le premier. Sans doute, comme beaucoup de leurs confrères et amis, j'étais loin d'imaginer vers quels extrêmes ils allaient se diriger.

## LES ANNÉES GRISES

Je n'avais plus croisé Serge de Beketch depuis longtemps lorsque je l'ai vu arriver en 1977 dans le modeste bureau des éditions Glénat situé face au restaurant Goldenberg. Le sommet du crâne entouré d'un gros pansement, il m'a confié sans la moindre gêne qu'il avait passé la soirée avec des copains à casser du j... Venir me confier une telle horreur face au restaurant juif le plus réputé de Paris m'a laissé sans voix. Je n'aurais jamais osé imaginer que le copain de Beketch, apprécié par René Goscinny qui n'a jamais caché ses origines juives, qui fréquentait sans états d'âme apparents les chouettes gauchistes de l'équipe *Pilote*, appartenait au camp du borgne. Journaliste à *Minute*, rédacteur au *Libre Journal* [feuille catho-

que d'extrême droite] puis cadre du Front National, directeur de la communication de la mairie frontiste de Toulon [on se souvient de son refus de recevoir dans la ville l'équipe de *Charlie hebdo*], il est mort d'un cancer le 6 octobre 2007.

De son côté, Jean-Marc Loro va suivre le même parcours. Il va abandonner la bande dessinée après avoir publié en 1986 *Une vie de Mozart* chez Daniel Briand/Robert Laffont. Résidant dans le sud de la France, il s'est alors consacré à l'illustration et au dessin de presse, collaborant au *Midi Libre* et surtout à *Minute* et *Présent* dès 1987, deux journaux d'extrême droite dont il partageait manifestement les idées. Il est mort à 55 ans en 1998, des suites d'une hépatite C.



Soleil noir  
© 1979 Loro / Dargaud

Tristes destins pour ces deux auteurs inséparables, qui pendant de longues années ont participé à l'une des plus belles aventures de l'histoire de la bande dessinée, celle du journal *Pilote*. Pas facile de séparer les bons moments passés aux côtés de ces deux bons copains de leur sinistre parcours. ■



# GRINGOIRE

LE GRAND HEBDOMADAIRE PARISIEN, POLITIQUE, LITTÉRAIRE

Directeur : H. de CARBUCCIA

**LES LANGUES VIVANTES**

**ASSIMIL**

LA MÉTHODE FACILE

ECONOMIE CONSIDÉRABLE

7 façons d'essai et d'abonnement contre 2 fr. de frais par leçon.

ANGLAIS-ALLEMAND-ITALIEN-ESPAGNOL-NEERLANDAIS

ASSIMIL, L. 6 - 110, R. MARMONTEL, PARIS 16<sup>e</sup> - Tél. : 457.20.00

Publicité : Hubsch-Pastich, 10, r. La Fayette, Paris 9<sup>e</sup>. Téléphone : Talbot, 30-31.

## Quatre mois de guerre avec Foch Chassez les mèteques!

par André TARDIEU

Le vingtième anniversaire de l'Armistice va être célébré par beaucoup de mots. Gringoire lui a consacré l'« Hommage des actes initiaux, dont le victoire est sortie, après cinquante-deux mois de batailles ».

Le récit que nous en publions est d'un témoin immédiat. Le Président Tardieu, qui n'a pris de notes que quatre mois dans sa vie, a bien voulu nous les donner et c'est elles qu'on trouve dans ces pages.

Ces quatre mois qu'il a vécus dans la quotidienne intimité de Foch, sont parmi les plus émouvants de notre histoire — bataille de la Marne et bataille des Flandres, succès décisifs, fautes décisives et déroute.

Des hommes, tels que Weygand, le vainqueur de Verdun, le vainqueur de Foch, dont la parole vint dans chaque des lignes qu'on va lire. C'est un témoignage de vérité, totalement inédit, dont Gringoire se félicite d'assurer, dans ces journaux de souvenir, le privilège à ses lecteurs.

Depuis des mois, nous ne cessons de protester contre l'invasion de notre pays par la presse étrangère.

Nous avons écrit un jour que la France était devenue le pillage de l'univers. C'était l'époque où Aurélien, après sa remarquable fuite frauduleuse — il avait, on s'en souvient, dérobé de leur destination les milliards de la défense nationale — avait cherché refuge au ministère de la Justice.

Aurélien n'a pas nous oublier, mais il déposa sur le bureau de la Chambre, dans le dessein de nous atteindre, un prospectus, front parlé de la majorité gouvernementale, tant que le sénateur Albert Sarraut, qui parle toujours et n'agit jamais, demeurera ministre de l'Intérieur en compagnie de M. Berthoin, lequel facilité, par son incurie, l'attentat de Marseille.

Si nous voulons cesser d'être le dépôt de l'Europe et du monde, il faudra nous résoudre à imiter les autres pays et à prendre certaines mesures de protection nécessaires :

1° Poser en tête de toutes les publications, dès 1932 et surtout depuis 1936, une étiquette, au lieu de l'administrateur d'un périodique prosaïque et du directeur d'une agence française.

Ce consortium prend des intérêts dans les journaux et les aide en cas de difficultés. Récemment, il a assuré les échanges de fin de mois d'un journal qui a été national, et il en a acheté un autre qui a d'ailleurs, l'habitude de se vendre. Souvent nos lecteurs nous écrivent pour nous demander : « Comment va tel ou tel journal qui n'a ni tirage, ni publicité commerciale ? » Voilà l'explication. Qu'un article passe que le rebond technocratique et le réajustement soient fermés.

Il arrive à ce consortium de louer la page d'un grand journal, de négocier dans un autre la publication d'un article. Des hommes politiques, parfois des ministres, conduisent ces tractations, ce qui met à leur disposition les journaux qu'ils ont fait refleurir.

Le même effort s'accomplit à Londres.

L'achat de journaux est actuellement une mesure défensive, de même que le vol d'un tel homme politique est un acte de self-protection, mais le danger est le même des deux côtés.

Une fois les journaux entre les mains du consortium, ils servent automatiquement à une politique offensive. La lutte contre Hitler, symbole du sacrifice, sera bientôt considérée comme le meilleur moyen de lutter contre l'infantilisme. De même, on ne saurait répéter les conceptions financières des conceptions de politique étrangère de tel ministre. L'homme que sert le consortium au point de vue financier le servira par son beloint.

Les Juifs, qui, pendant la guerre, se sont battus pour la France, qui ont été décorés sur le champ de bataille, qui ont été blessés, des hommes comme M. Edmond Bloch, anciens combattants, patriotes indéfectibles, dont *Le Français* français, mercredi dernier, était témoin, ne devraient pas se mettre en garde contre les déclarations des dangers qu'entraîneraient pour nos centaines de leurs attitudes.

Tous ces Français, au nom de la mythique anti-hébraïque, ont eu déjà entraîné la France dans la guerre. Trop d'Israéliens se protestent pas avec suffisamment d'énergie contre l'immigration juive dont ils se sentent les premiers à supporter les fâcheuses conséquences.

Et que dire de journaux comme *La Tribune juive*, qui recommandent aux jeunes, le 6 mai dernier : « Une rupture définitive avec l'idologie de l'assimilation, l'échelle des valeurs du judaïsme devant seule servir de critérium ». Si nous comprenons cette phrase, elle signifie : « Français par commodité, mais Juifs avant tout ».

Nous partageons l'opinion de L.-Edmond Bloch, à savoir que ne peuvent être considérés comme vraiment français que les Juifs qui ne se séparent ni en pensée ni en action, comme l'a fait à la guerre M. Edmond Bloch, leur soi-disant chef de la France !

**L** e 28 août 1914, on disait G. Q. G. de Vieux, au l'accent de la solitaire.

Foch sans tel ou tel... J'étais depuis longtemps son ami. Je l'avais connu chef d'état-major. Souvent je l'avais vu soit à Versailles à Orléans, à la tête de l'armée du corps d'armée, j'avais contribué à faire nommer par M. Clemenceau et mandant de l'école de guerre.

J'étais ses lières sur la stratégie, d'un grand cerveau ; son œil et sa main ; sa fièvre d'acier ; sa ferme volonté. L'idée de faire la guerre lui s'empara de moi.

J'étais affecté au deuxième bureau G. Q. G. Je ne m'y plaisais guère. Les jours des petites d'opérations et des dépendances des morts et prisonniers m'étaient devenus insupportable, de qu'étaient manœuvres les manœuvres d'acier, de Lorraine et de Belgique, voulais entrer dans l'action.

Toute l'après-midi, le général Foch quand je le sus chez le général en chef, je m'installai devant le bureau à côté de son bureau. Quand il sortit, je lui dis que mon désir de partir avec lui. Il me permit.

Entendis l'arrangement cela d'instinct.

Le soir, Joffre me fit appeler et, Foch, me dit :

— Alors, vous voulez nous lâcher voir du pays avec Foch ? Allé ?

**A la recherche d'une armée**

Ce fut un étrange départ que celui qui s'accomplit le lendemain, 29 août à midi. Jamais chef d'armée n'était allé vers son destin en plus modeste équipage.

Foch amena avec lui de Lorraine deux lieutenants-colonels, l'un d'infanterie, qui s'appelaient Deranz, l'autre de cavalerie, qui s'appelaient Weygand. Il partait avec le G. Q. G. le commandant Naulin et l'interprète à un galon que j'avais. J'étais un officier d'ordonnance et un médecin assistant, un sergent et quatre secrétaires. C'était tout notre convoi.

Le détachement d'armée Foch a ainsi compris le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps d'armée, les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> divisions de réserve, la 9<sup>e</sup> division de cavalerie, la 12<sup>e</sup> division d'infanterie et une division marocaine — ce fut huit divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Du 22 au 28 août, nos armées avaient subi des échecs en Alsace, en Lorraine, dans le Luxembourg et en Belgique. L'invasion des Allemands sur Bruxelles nous avait déconcertés et notre gauche était menacée. Les territoriaux du nord n'étaient pas tous. Les Anglais, qui n'étaient entrés dans le pays que le vingtième jour de la mobilisation, ne les du quinzième, et avec trois divisions au lieu de six, étaient repulés.

Alors s'éleva pour Joffre l'opération décisive : on se battit sur place au risque d'être entaillé ; on rassemble sa théorie de manœuvre en laissant envahir la France. Il est la force morale de choisir le second parti. C'est à Foch qu'il confia le garde, désormais essentiel de son existence. Personne, au G. Q. G., n'ayant pu même renoncer aux déplacements exacts de nos divisions, nous allâmes chercher à Mechault, Q. G. du général de Langie.

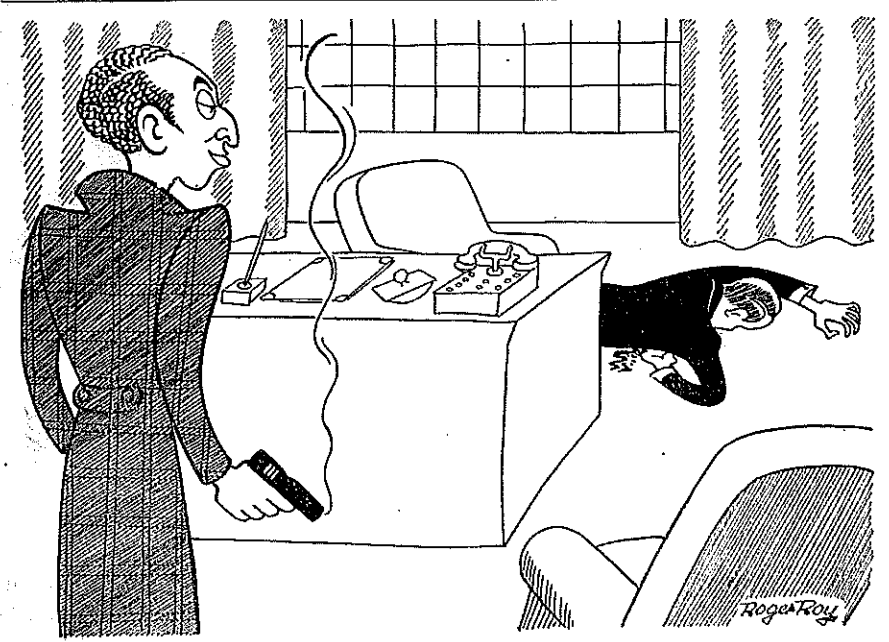
L'état-major de la quatrième armée était exilé. Un grand capitaine de dragons allemand, rasé en tête, le long d'une ligne de feu, nous regarda.

**Roger Roy illustre, dans Gringoire du 10 novembre 1938, l'attentat sur un diplomate allemand qui, outre-Rhin, fut le prétexte à la Nuit de cristal.**

# LA PRESSE DE L'ABJECT

Même si les titres se multiplient sous l'Occupation, la presse d'extrême droite n'a jamais vraiment trouvé son public. Mais *Gringoire* ou *Je suis partout* ont autorisé le discours de la haine.

Par Christian Delporte



Le Mèteque tel qu'on le parle...

**Que lisait-il ?**

Il était instructif de savoir quels journaux lisait Foch-Crasnappe, le jeune Juif qui a tué M. von Rath.

N'était-il pas lecteur de la feuille d'excitation que publie un certain Lékah, dit Bernard Lecache ?

**Lire :**

Page 2: Les deux derniers jours de Lyautey au Maroc, par Charles Rivin.

Page 4: Huit jours en Espagne nationale, par Pierre Vallinger.

Page 6: Il y a quinze ans, Hitler échouait... par Bertrand de Jouvenel.

Page 8: Où se trouvait l'État français par Stacy Annoncier (texte français de la Princesse SIXTE de BOURBON).

Page 10: Le Partitaki, par Henry Bonin (de l'Académie Française).

Page 12: L'ambassade du Nord, par Louis-Charles Royer.

**A NOS LECTEURS**

Tous les personnes qui souscrivent ou renouvellent leur abonnement à un an (France, colonies, étranger) recevra (sans deux volumes à choisir dans la liste que nous publions page 16. Les abonnés de l'étranger recevront un volume.

CHARBONNAGE



Le 9 mai 1936, au lendemain de la victoire du Front populaire, les lecteurs de *Je suis partout* apprennent la nouvelle avec stupeur : leur hebdomadaire disparaît. Le journal cède, dit-il, en raison du résultat des élections et sous le poids de « circonstances matérielles » qu'on devine financières. Pourtant, la semaine suivante, ils le retrouvent dans les kiosques, célébrant sa présence comme une victoire : « Nos petits amis d'extrême gauche ont triomphé trop tôt. C'est à notre tour de rire. Je suis partout ne meurt pas. »

Blum, Thorez et leurs amis n'ont rien à voir dans la mésaventure. L'hebdomadaire, fondé en 1930 par la maison Fayard pour couvrir l'actualité internationale, singulièrement culturelle, n'a jamais vraiment trouvé son public, plafonnant aux alentours de 60 000 à 70 000 exemplaires. Mais surtout, depuis 1935, le journal s'est radicalisé, entraîné par Robert Brasillach, Pierre-Antoine Cousteau ou Lucien Rebatet vers un extrémisme de droite qui effraie l'éditeur jusqu'à renoncer à sa parution. *Je suis partout* s'en sort, grâce à de nouveaux commanditaires qui partagent l'orientation politique de l'équipe (tel Charles Lesca, homme d'affaire franco-argentin, administrateur de l'imprimerie de *L'Action française*\*). Mais plus il affiche son engagement, plus il perd des lecteurs : à la veille de la guerre, son tirage est tombé à 45 000 exemplaires. Il survit parce que ses collaborateurs acceptent d'être mal payés ou pas payés du tout. Sans la « divine surprise » (Maurras) qui suit la défaite, *Je suis partout* aurait fini par mettre la clef sous la porte, comme de nombreux journaux d'extrême droite, réduits à des feuilles militantes sans public.

Depuis 1934, les quotidiens comme *Le Matin* se droitisent

RUE DES ARCHIVES/7AL



En 1930, le très antisémite Henry Coston relance le journal de Drumont. Ici, couverture du 1<sup>er</sup> juin 1933.

**L'AUTEUR**  
Professeur en histoire contemporaine à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines où il dirige le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC), Président de la Société pour l'histoire des médias (SPHM), il est directeur de la revue *Le Temps des médias* et membre du comité de rédaction de *Vingtième Siècle*. Il a publié *Histoire des médias en France de la Grande Guerre à nos jours*, avec Fabrice d'Almeida, aux Éditions Flammarion, « Champs Université » en 2003 (nouvelle édition 2010). Ce texte est inédit.

que grâce au concours de généreux parrains. Mais dès qu'ils leur retirent leur confiance, ils s'écroulent. Jacques Doriot, le chef du Parti populaire français, en fait la cruelle expérience, avec *La Liberté*, fondée en 1937, et dont la rédaction est confiée à Paul Marion et Camille Fégy. Il se targue d'un tirage de 130 000 exemplaires, mais se garde bien de révéler ses chiffres de vente qui représentent dix fois moins. Du coup, dès que le groupe Pucheu prive le PPF de son soutien financier, à l'automne 1938, le journal s'effondre, jusqu'à disparaître quelques mois plus tard. Bref, l'outrance de ces journaux ne leur garantit pas pour autant un public.

Il est pourtant des exceptions, à commencer par *L'Action française*, le seul quotidien d'extrême droite qui traverse la période. Certes, après la courte embellie de février 1934 (où il quadruple ses ventes en quelques jours, pour atteindre les 200 000 exemplaires), il retombe dans le marasme qui le caractérisait alors (45 000 exemplaires, en 1939). Mais l'important est ailleurs. Le

quotidien de Maurras est un vivier idéologique où tout intellectuel extrémiste de droite est venu, à un moment ou un autre, puiser le clair de ses convictions. Surtout, peut-être, il est une école de la tradition ultra du journalisme, nourrie de l'âpreté de l'article doctrinal (Maurras) comme de la verve explosive et flamboyante de l'écriture pamphlétaire (Daudet). Combien de journalistes en vue, à la fin des années 1930, sont-ils passés par *L'Action française*? Rien qu'à *Je suis partout*, la liste est longue : Pierre Gaxotte, l'animateur du journal, y a forgé ses premières armes; Robert Brasillach s'y est fait remarquer par son feuilleton littéraire; Lucien Rebatet y est devenu l'un des grands critiques cinématographiques, après avoir tenu la rubrique des concerts, etc.

Mais la presse d'extrême droite trouve surtout son expression dans un phénomène éditorial nouveau, à l'époque, celui des « hebdomadaires politiques et littéraires », lancés par les maisons d'édition pour promouvoir leurs auteurs. Dans un savant dosage, ces journaux proposent à un public cultivé, certes des articles d'actualité, des échos, des caricatures, mais aussi des reportages, des critiques culturelles, des nouvelles, des récits, et drainent vers eux toute la jeune intelligentsia de droite avide d'écriture. Se laissant porter par l'air du temps, certains radicalisent leur discours jusqu'à verser dans la haine xénophobe et antisémite. Si *Candide*, fondé par Fayard, échappe à la tentation, tel n'est pas le cas de *Je suis partout* ou de *Gringoire*, créé en 1928 par Horace de Carbuccia, patron des éditions de France (et époux de la belle-fille du préfet de police Chiappe).

*Un savant dosage d'actualité, de culture et de pamphlets haineux*

#### LES VENTES DÉCOLLENT

Carbuccia est un commerçant qui voit en *Gringoire* une bonne affaire. A ses débuts, il s'entoure de Joseph Kessel, pour la direction littéraire, et de Georges Suarez, pour la direction politique. L'engagement de *Gringoire* est alors celui d'un journal de droite républicaine. Mais Carbuccia comprend l'intérêt commercial à exploiter la veine antiparlementaire de 1934, puis à s'afficher comme un adversaire irréductible du Front populaire. Et cela marche : les ventes décollent, dépassant les 500 000 exemplaires, avec des pointes à 650 000. L'hebdomadaire joue sur l'agitation et les campagnes politiques qui attirent l'attention sur son journal, grâce à la plume assassine de Henri Béraud qui, en novembre 1936, anime la campagne qui, en l'accusant d'avoir déserté en 1915, conduit Roger Salengro au suicide (l'affaire Proprengro)<sup>1</sup>. *Gringoire* rejoint alors *Je suis partout* sur le terrain de la xénophobie et de l'antisémitisme\* (campagnes contre l'« invasion » des réfugiés espagnols et des

#### Notes

\* Cf. lexique p. 96.  
1. Roger Salengro, ministre de l'Intérieur (à qui l'on doit la loi sur la dissolution des ligues), lors de son suicide, laisse sur sa table deux exemplaires de *Gringoire* et notamment une note disant : « S'ils n'ont pas réussi à me déshonorer, du moins porteront-ils la responsabilité de ma mort. »

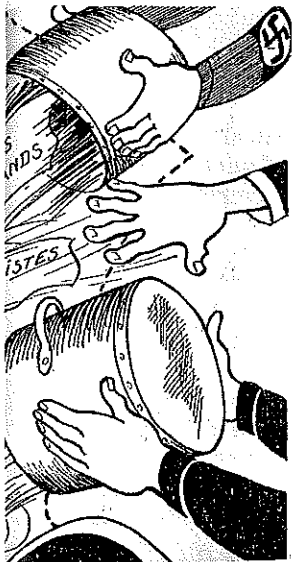


#### « LA FRANCE EST-ELLE LE DÉPOTOIR DU MONDE ? »

« Sommes-nous le dépotoir du monde ? Par toutes nos routes d'accès, transformées en grands collecteurs, coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et du bitume de Judée; c'est tout ce que recrachent les vieilles terres de plaies et de fléaux [...] A qui le tour ? Sous couleur du droit d'asile, on laisse entrer pêle-mêle et sans la moindre précaution réfugiés politiques et condamnés de droit commun – tous d'accord au moins sur un point : le droit qu'ils s'arrogent de nous traiter en pays conquis. Tandis que ceux-ci assomment les ouvriers dont ils volent le pain, ceux-là ne cessent d'insulter à notre patriotisme, dans nos propres journaux. »  
Henri Béraud, « La France à tout le monde », *Gringoire*, 7 août 1936.



Henri Béraud, journaliste à *Gringoire*, ici en 1922.



## « VIVE L'ÉTOILE JAUNE ! »

« Je disais l'hiver dernier dans ce journal ma joie d'avoir vu en Allemagne les premiers Juifs marqués de leur sceau jaune. Ce sera une joie beaucoup plus vive de voir cette étoile dans nos rues parisiennes, où, il n'y a pas trois ans, cette race exécration nous piétinait... »

Lucien Rebatet, Je suis partout, 6 juin 1942.

## La conjuration antifasciste au service du Juif

Le sens de cette, « Je suis Partout » écrits « Pour l'unité, mais contre le danger ». Le danger certain réside dans plusieurs domaines, y compris ceux où de parfaits mannequins semblent les plus intellectuels. Chaque jour nous apporte la preuve qu'il existe un parti d'union véritablement qui on appelle de son nom réel : la conjuration antifasciste. Elle s'adresse à l'aide de tous les moyens de l'industrialisme, à la fois, une victoire particulière et moment où l'Anti-

Blum et Chevènement, et, par un biais, le futur Delors ?

« Tout cela est assez incroyable, n'importe qui, cependant, peut s'en rendre compte. On ne va pas y parler remède.

Le maire est toujours là. A celui qui ne raconte l'histoire, je demandais : « Croyez-vous que le journal français de 1932 n'aurait pas fait une expédition punitive contre ce village, avec des gardiens et des perges ? Si la légion ne le fait pas, à quel sera la légion ? » Mais la vérité légale républicaine, la seule, a justifié.

« Mais les choses comme elles sont,

par ROBERT BRASILLACH

Je suis partout en février 1942. Entraîné par Rebatet et Brasillach, le journal, dès 1935, s'est radicalisé.



Jacques Doriot (ici en 1939) écrivait pour Le Cri du peuple, dont une affiche fait, ici à gauche, la publicité.

## « LES JUIFS VONT PAYER »

« La France leur avait généreusement ouvert ses portes. L'affaire Dreyfus avait tourné à leur avantage. Notre pays de rêveurs les avait admis comme des égaux. Ils en ont profité pour devenir nos maîtres, et avec quelle insolence. Ils avaient réussi à dominer la finance, la radio, le cinéma, la presse, l'industrie, le commerce, l'administration; ils s'infiltraient dans l'aviation, la marine. Achetant, corrompant tout, ils étouffaient le pays. Ils y faisaient la pluie, le beau temps, dirigeaient son économie, sa politique, son aristocratie. Leur esprit raciste nous a conduits à la guerre. La guerre qu'ils ont voulue, mais qu'ils n'ont point faite. Espéraient-ils que la défaite de la France ne serait pas la leur au premier chef? Cette fois, ils se sont trompés. Ils commencent à payer. C'est contraire à leurs habitudes. Convenons que c'est justice. »

Jacques Doriot, Le Cri du peuple, 21 octobre 1940 (au lendemain du statut des Juifs).

## FRANÇAIS, n'oubliez jamais



Que les bombes de la R. A. F. qui sont venues assassiner vos femmes et vos enfants étaient des bombes juives.

Que si vous et les vôtres souffrez de la faim, c'est parce que telle a été la volonté juive du blocus, du...



## « A MORT ! »

« Mort ! Mort au Juif ! Oui. Répétons. Répétons-le ! Mort ! M.O.R.T. AU JUIF ! Là !

Le Juif n'est pas un homme. C'est une bête puante. On se débarrasse des poux. On combat les épidémies. On lutte contre les invasions microbiennes. On se défend contre le mal, contre la mort — donc contre les Juifs. »

Paul Riche, Au Pilori, 14 mars 1941

## AU PILORI

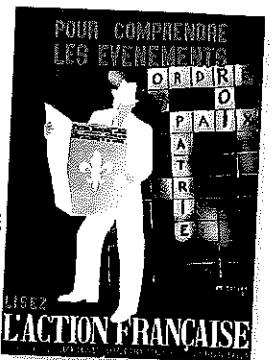
HEBDOMADAIRE DE COMBAT POUR LA DÉFENSE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS

Une d'Au Pilori en 1942. Sous l'Occupation Céline y écrit des articles.

## « ABATTRE BLUM »

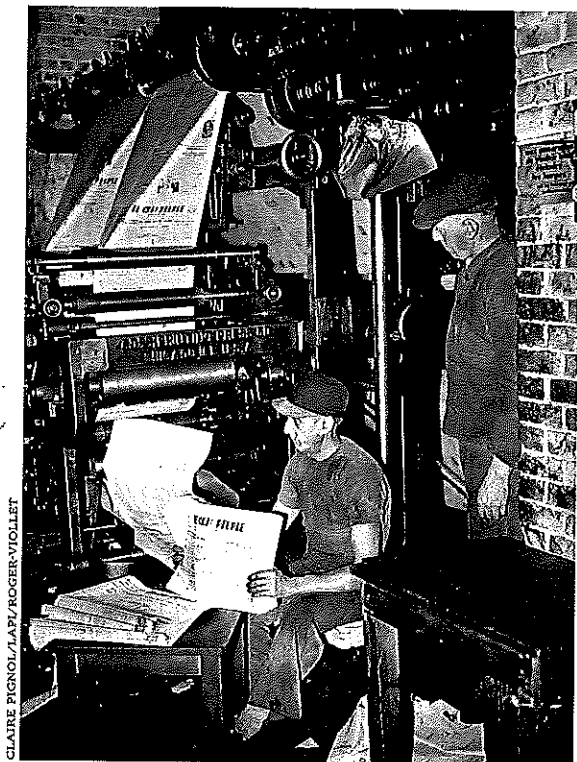
« C'est en tant que Juif qu'il faut voir, concevoir, entendre, combattre et abattre le Blum. Ce dernier verbe paraîtra un peu fort de café : je me hâte d'ajouter qu'il ne faudra abattre physiquement Blum que le jour où sa politique nous aura mené la guerre impie qu'il rêve contre nos compagnons d'armes italiens. Ce jour-là, il est vrai, il ne faudra pas le manquer. »

Charles Maurras, L'Action française, 15 mai 1935.



Publicité pour le journal de Maurras en 1938.

La sortie des rotatives à l'imprimerie du journal *Le Cri du peuple*, en 1942.



CLAIRE FIGNOL/ARF/ROGER-VIOLETTE

juifs fuyant le nazisme), mais aussi d'une sympathie affichée (Italie) ou trouble (Allemagne) pour les dictatures fascistes. Curieux journal, en vérité, où politique et culture semblent cloisonnées, et qui, à la fin des années 1930 encore, peut s'enorgueillir, pour sa partie littéraire, de la collaboration de Joseph Kessel, de François Mauriac, de Colette, de Roland Dorgelès ou de Stefan Zweig, aux côtés de ceux qui vont animer la presse de la collaboration, tels Drieu la Rochelle ou Paul Chack!

Sans bénéficier d'un espace considérable dans l'univers de la presse, les journaux d'extrême droite l'irradient, la désinhibent, et contribuent à familiariser les Français avec la haine ordinaire. Ils permettent ainsi aux jeunes intellectuels ultras, à une époque où les frontières entre le journal et le livre sont encore perméables, de repousser les limites du combat par les mots. Et ce, d'autant plus aisément que la République se laisse injurier et laisse insulter ses fils en toute impunité. Lorsque Blum, en 1936, à la suite de la mort de Salengro, veut modifier la loi sur la liberté de la presse pour renforcer la répression contre la diffamation, la droite hurle au liberticide et le Sénat, où elle est majoritaire, bloque un projet destiné à protéger les personnes. Il faut attendre le 21 avril 1939 pour que le décret-loi Marchandeaup\* mette fin à la banalisation de l'antisémitisme de presse, en prévoyant des poursuites « lorsque la diffamation ou l'injure, commise envers un groupe de personnes appartenant, par leur origine, à une race\* ou à une religion déterminée, aura eu pour but d'exciter à la haine entre les citoyens ou les habitants » :

*La  
République  
laisse  
injurier ses  
fils en toute  
impunité*

la presse d'extrême droite ironise, alors, en appelant désormais les Juifs, les « habitants ». Mesure en tout cas tardive, et que Vichy s'empresse d'abroger, le 16 août 1940.

### L'EXTRÊME DROITE EST PARTOUT

A la veille de la défaite, la presse d'extrême droite est à bout de souffle. Le désastre la ressuscite. Des titres d'avant-guerre, seul *Je suis partout* choisit de réparaître à Paris : *Gringoire* part pour Marseille, *L'Action française* s'installe à Lyon, où l'article de Maurras, toujours indiscipliné, donne des sueurs froides aux censeurs. Mais quand l'hebdomadaire de Brasillach revient dans les kiosques, en février 1941, pour proclamer sa foi dans la « révolution fasciste », l'espace des journaux collaborationnistes est déjà occupé. Chaque parti, chaque groupuscule de pensée, chaque nuance ultra a son quotidien ou, plus souvent, son hebdomadaire : les doriotistes (*Le Cri du peuple*, organe du PPF), les anciens cagouleurs de Deloncle (*La Révolution nationale*, journal du MSR), les vieux réactionnaires convertis à l'ordre nouveau, comme Alphonse de Châteaubriant (*La Gerbe*), les anti-sémites orduriers qui tiennent leur revanche (*Au Pilon*), les germanophiles de toujours, comme Jean Luchaire (*Les Nouveaux Temps*), etc. L'extrême droite est partout et contrôle même de grands quotidiens d'avant-guerre, comme *Le Petit Parisien*, où les Allemands écartent les propriétaires pour y installer, en février 1941, Doriot et ses amis de *Je suis partout*. Un tour de passe-passe peu convaincant : en moins d'un an, le journal perd plus du tiers de ses lecteurs, pour descendre à 500 000 exemplaires. Pour plus d'efficacité, les Allemands prennent parfois directement le contrôle des journaux : c'est la mission d'un homme de la *Propaganda Abteilung*, Gerhard Hübelen, qui forme un véritable trust de presse d'une cinquantaine de publications, dont *Les Nouveaux Temps*, de Jean Luchaire, et *Aujourd'hui*, confié à Georges Suarez.

Le pullulement des titres et la situation de monopole ne doivent cependant pas faire illusion. Les équipes des journaux ultras sont restreintes : *Le Cri du peuple*, pourtant quotidien, se limite à 17 personnes, administration comprise. Les mêmes signatures reviennent d'un journal à l'autre. Certains activistes prennent même un décisif ascendant, faisant régner le terrorisme culturel par la plume, mais aussi par le micro de Radio-Paris. *Je suis partout* n'a jamais mieux mérité son titre : les Brasillach, Rebatet, Loustau, Jeantet, Laubreaux sont omniprésents, protégés par les Allemands, et singulièrement l'ambassadeur Otto Abetz.

Lire la presse sous l'Occupation est une question de survie, pour se tenir au courant des dernières lois et règlements ou de la distribution des tickets de rationnement. Mais, les Français, dans l'ensemble, boude les journaux les plus collaborationnistes, en zone Nord comme en zone Sud. Si *Le Cri du peuple* peut paraître, il le doit, comme bien

#### Notes

- \* Cf. lexique, p. 96.
- 2. *Je suis partout*, 14 avril 1939. « Il y a dans les fascismes étrangers trop de démocratie à notre goût », précisait-il.
- 3. Robert Brasillach, *Je suis partout*, 6 novembre 1942.
- 4. *Le Matin*, 27 octobre 1941.



d'autres, aux subsides allemands. Certes, en 1941, il est imprimé à 100 000 exemplaires : mais deux sur trois lui reviennent invendus. De même, les outrances d'*Au Piloni*, qui déverse chaque semaine sa bile antisémite, n'attirent que 35 000 acheteurs en 1941-1942, en un temps où croquer du Juif est un gage d'attachement au nouvel ordre. On comprend mieux alors pourquoi les occupants préférèrent longtemps miser sur les vieux titres populaires (comme *Le Petit Parisien*), dont la présence dans les kiosques donne l'illusion de continuité avec l'avant-guerre, plutôt que sur les journaux qui proclament bruyamment leur adhésion à l'Europe allemande. Vichy l'a bien compris aussi, qui préfère subventionner les titres aux allures respectables (l'équivalent de 65 000 euros mensuels pour *Le Temps*, en 1942) plutôt que ses soutiens encombrants : *Gringoire* sombre, alors, inexorablement.

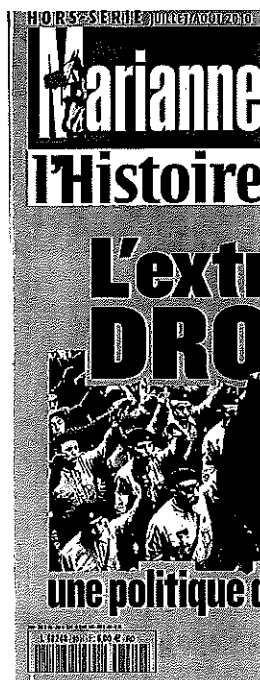
### OPPORTUNISME ET LÂCHETÉ

Le seul vrai fascisme\* est le fascisme français, écrivait Brasillach en 1939<sup>2</sup>. Mais, désormais, il est allemand. Déat, Doriot, Brasillach s'accordent pour annoncer l'avènement d'un « type humain nouveau »<sup>3</sup>, sous l'égide de l'Allemagne national-socialiste, seule capable de sauver la civilisation européenne. Dès le 8 août 1940, Claude Chabry, dans *La Gerbe*, clame : « La mission, l'orgueil de la civilisation et le flambeau qui éclaire cet orgueil, c'est l'Allemagne qui les a repris, et les raisons d'espérer, c'est elle qui nous les apporte dans l'exemple de sa magnifique et multiple santé. » Des journalistes vont très loin dans leur engagement, comme Claude Maubourguet (*Je suis partout, Combats* – journal de la Milice) qui participe, sous l'uniforme de la franc-garde, à la réduction du maquis des Glières, ou Jean Fontenoy (*La Révolution nationale*) qui part combattre avec la LVF sur le front de l'Est.

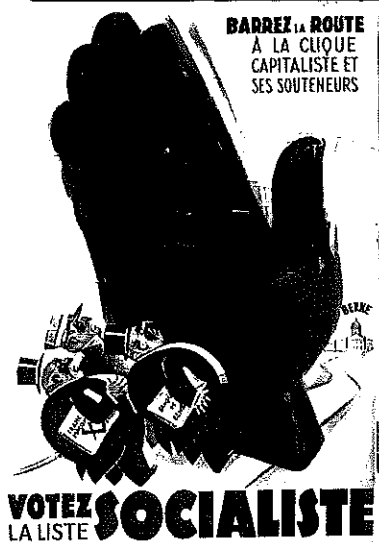
Tous les chantages de l'ultra collaboration ne sont pourtant pas de vieux militants d'extrême droite. Mais l'époque, nourrie d'opportunisme et de lâcheté, est favorable aux rapides conversions. Le journaliste Stéphane Lauzanne n'était pas connu, avant la défaite, pour ses convictions fascistes. Pourtant, en 1941, ses éditoriaux du *Matin* révèlent sa brusque foi dans l'Ordre nouveau : « Le Führer a donné la richesse à l'Europe en détruisant le bolchevisme<sup>4</sup>. »

À l'heure des comptes, les épurateurs de la presse se souviennent de propos que leurs auteurs veulent attribuer aux contraintes du temps. Plus que les militants fascistes, qui relèvent des cours de justice (Brasillach, Suarez, Luchaire, Chack sont exécutés), ce sont ces soutiens de la cause nazie que les tribunaux professionnels écartent des journaux.

Fasciste, nationaliste, monarchiste..., la presse d'extrême droite est frappée, pour « intelligence avec ennemi ». Mais, tel le Phénix, elle renaît clandestinement, grâce aux réseaux des vichystes de l'Action française, et dès 1947 au grand jour, notamment avec *Aspects de la France*. Pour elle, de nouveaux combats se préparent, du côté de l'Indochine, et surtout de l'Algérie. ■



Fascisme,  
antisémitisme,  
national-  
populisme,  
de Maurras  
à Le Pen



### Les affiches politiques genevoises de l'entre-deux-guerre

Jean-Charles Giroud



La période estivale nous assène son inévitable dossier sur l'extrême-droite. L'évolution n'en demeure pas moins intéressante sur la période de l'Occupation qui se résume désormais à la seule question de l'antisémitisme; or, comme le rappelait D. Venner dans *Enquête sur l'histoire* en 1997, « hormis les victimes, quelques obsédés ou des mercenaires, la question juive n'était prioritaire ni dans l'opinion ni même dans les rangs incertains et contradictoires des diverses collaborations ». Quant aux « traîtres » désignés en 1944 par le CNE, souligne-t-il encore, on y trouve les écrivains les plus talentueux de l'époque, « cent cinquante-huit romanciers, poètes et dramaturges, parmi lesquels Giono, Céline, Montherlant, Chardonne, Guitry, Morant, Jouhandeau, Benoit, Brasillach et Drieu la Rochelle ». Et les caricatures de JSP? Une iconographie banale pour l'époque, et pas seulement en France, comme le rappelle J.-C. Giroud dans *Les affiches politiques genevoises de l'entre-deux guerre*, notre talentueux Noël Fontanet, étant mis à l'honneur. A noter, une affiche réalisée pour... le Parti socialiste : « Barrez la route à la clique capitaliste et ses souteneurs », dont le graphisme se passe de commentaire.

## RAMON FERNANDEZ VU PAR ROBERT BRASILLACH

Dans un livre consacré à son père, Dominique Fernandez voudrait faire croire que celui-ci était vierge de tout antisémitisme et qu'il détestait Drieu La Rochelle et Robert Brasillach. Il semble ignorer, entre autres choses, le compte-rendu enthousiaste des *Décombres* de Rebatet par Ramon Fernandez, et la nécrologie très sympathique publiée par Robert Brasillach dans *l'Echo de la France*, le 15 août 1944. Brasillach y pousse la délicatesse jusqu'à voiler l'alcoolisme notoire où sombrait Fernandez depuis son divorce en 1934, sous une comparaison flatteuse avec Albert Thibaudet, autre grand critique, et simple amateur de bons vins. Le voyage en Allemagne est celui de l'automne 1941. Chardonne y participait aussi, mais l'antipathie entre celui-ci et Fernandez était, elle, bien réelle, due peut-être à des susceptibilités mondaines ou à des rivalités d'éditeurs (jusqu'en 1944, Chardonne dirigea la maison Stock et Fernandez fut lecteur chez Gallimard).

Dans le bouleversement de ces semaines, on a peut-être prêté qu'une attention un peu rapide à la disparition de Ramon Fernandez. Pour ma part, il me semble qu'on peut s'arrêter à ce signe, au cœur de l'été le plus éclatant et le plus désordonné, l'été splendide de catastrophes. Ce n'était pas seulement un critique de valeur qui nous quittait, dont nous lisions déjà les premiers livres il y a quinze ans, quand nous étions étudiants, c'était aussi un homme qui avait participé ardemment à la vie de notre époque, et qui, par une cruauté indigne du destin, est mort sans « avoir su comment cela finissait ».

Je ne l'ai pas connu plus que d'autres, mais voilà bien dix ans que je le rencontrais sans arrêt. Nous avons fait des conférences ensemble en province; Nous avons même fait une conférence contradictoire sur Montherlant, il y a pas mal d'années. En principe, je parlais contre Montherlant et Ramon Fernandez parlait pour. À la fin de notre dialogue, c'était moi qui défendais

Montherlant contre mon interlocuteur, qui énumérait ses défauts. Tout cela, on prie le lecteur de le croire, avec un petit salut à la déesse Ironie, qui n'échappait ni à l'un, ni à l'autre.

Et puis, comme tout le monde, j'ai vu Fernandez dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés, qui furent son fief, comme ils avaient été celui de Thibaudet. Et j'ai même fait avec lui un voyage en Allemagne, où il s'était montré le compagnon le plus amusant, le plus vivant, le plus riche en anecdotes et en rosseries charmantes. Tout jeune, il avait connu le Paris littéraire; il faisait pour nous, qui ne les connaissions pas, des imitations de Barrès et de Proust, il savait par cœur des centaines de mauvais vers, qu'il récitait avec une sorte de génie bouffon. Alors son visage espagnol (son père était Mexicain d'origine ibérique) s'animait d'une flamme railleuse que je regrette un peu, je l'avoue, de n'avoir pas toujours retrouvée dans le sérieux de ses livres.

Chacun a remarqué comment tout à coup Ramon Fernandez s'était mis à publier de longues études, dont le savoir était grand, avec une hâte fiévreuse: un *Barrès*, un *Proust*, et il annonçait un *France* et je ne sais quoi encore. On a aussi parlé de son attitude politique, de son courage, de sa hardiesse à prendre position. Cela est tout à fait exact. Cependant, si l'homme milita dans les rangs d'un parti, il faut dire tout net qu'il était un réaliste, qu'il n'aimait pas les excités purement verbaux qui poussent les autres au combat avec dans la poche un billet de logement pour quelque abri sûr qu'ils sont décidés à gagner le plus tôt possible. Il était conscient des possibilités de la France, ne se faisant point d'illusion sur elle, et lui qui ne voulait abandonner aucun principe cherchait justement à les mettre en application de la manière la plus respectueuse de la réalité. Nourri de lectures classiques, il aspirait à la mesure et à l'équilibre, et ce serait bien étrangement défigurer sa pensée et son exemple, que d'en faire un furieux, lui qui était le plus tolérant des hommes, et qui, à travers toutes ses expériences, a toujours recherché la conciliation française, l'apaisement de tous les « adversaires fraternels ». C'est aussi pour cela qu'il désirait une

réconciliation de continent, et qu'il avait milité avec tant d'ardeur pour une politique de paix et d'accord.

On ne verra plus le cher Ramon Fernandez, la serviette bourrée de livres, la cervelle bourrée d'histoires, s'asseoir devant Saint-Germain-des-Prés, amateur de la vie, des idées, des grandes expériences du monde, mais aussi des joyeuses réunions, des plaisirs amicaux anacréontiques. Je me revois dans une pâtisserie de Weimar, par un automne doux, à l'écouter évoquer un passé charmant. Il y avait autour de la table Karl

Heinz Bremer, disparu depuis en Russie, et André Fraigneau, et Drieu La Rochelle, et moi-même. L'ombre a déjà bien attaqué ces anciennes conversations d'amis... Mais lorsque j'y songe, je ne veux pas oublier l'œil malicieux, la bouche gourmande au-dessous de son verre de vin du Rhin, et le geste un peu épiscopal de la main du cher Ramon Fernandez, amateur d'idées, et témoin d'un âge troublé.

Robert Brasillach

*Echo de la France* du 15.8.1944, repris in  
RIVAROL, 11 septembre 2009.

## LECTURE

N'ayant encore pu prendre connaissance de l'ouvrage mentionné, dans lequel il est question de Brasillach, nous vous en livrons en l'état un bref extrait.

### HISTOIRE DE L'EPURATION

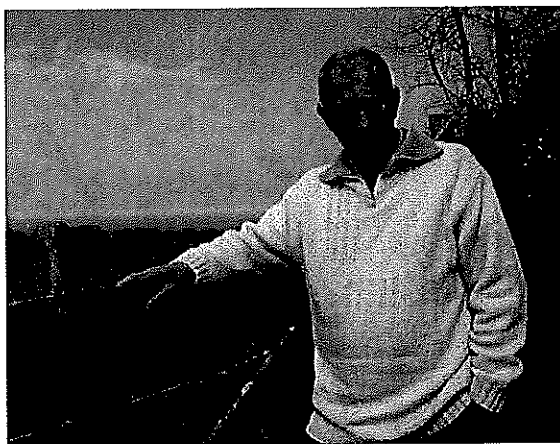
Espérer, faire, oublier, montrer l'épuration. Nombreux sont les conflits acceptés, voire assumés pendant leur déroulement, qui sont par la suite déniés et effacés par leurs acteurs même. L'épuration entre dans cette logique. Elle a d'abord été ardemment désirée, ardemment vécue avant d'être presque aussi ardemment rejetée et volontairement oubliée. Sous l'Occupation, elle a été un espoir mobilisateur. Aux jours de la Libération, elle a été voulue et mise en oeuvre comme un prolongement évident du combat et une juste compensation des souffrances et des humiliations. Mais elle s'est transformée en l'espace de quelques mois en une amère déception. Elle s'est ensuite prolongée comme un boulet dans la France de la reconstruction, de la prospérité enfin retrouvée, mais aussi des déchirements de la guerre froide et de la décolonisation. L'amnistie précoce a encouragé un oubli finalement souhaité. La honte de l'échec s'est peu à peu muée en honte de soi. De sujet irritant, l'épuration est devenue sujet embarrassant puis condamnable. Là où l'on avait voulu, dans le feu de l'action, effacer les divisions, rétablir l'intégrité du corps social et de son image symbolique, et réparer les préjudices portés à la nation, on n'a plus considéré, avec accablement, que de nouveaux affrontements, de nouvelles souffrances et beaucoup de gêne. L'épuration est restée méconnue, parce qu'encombrée d'un appareil de préjugés, de fausses idées et de honte. Le souvenir d'un gâchis, le sentiment d'un malaise ont pu, par la suite, pousser à éviter le sujet ou inciter à «refaire» l'épuration, en estimant qu'elle n'avait pas eu lieu ou méritait d'être corrigé. Or, l'historiographie a, depuis une dizaine d'années, pris le propos à bras-le-corps en dehors des sentiers battus grâce à une multitude d'études de cas. Ces progrès, joints surtout à l'ouverture des archives permises par la loi de 2008, offrent la possibilité de considérer dorénavant l'épuration dans son contexte et dans ses détails. L'histoire de la répression judiciaire, administrative, professionnelle ou extrajudiciaire des faits de collaboration ou l'histoire du «châtiment des traîtres» pour parler comme dans les années 1940 a longtemps été réduite à l'étude de quelques milieux politiques ou intellectuels, ou à des bilans statistiques difficiles. Elle se donne aujourd'hui à voir dans sa dimension la plus détaillée mais aussi la plus courante, puisqu'on estime qu'elle a concerné environ 300 000 personnes directement, sans compter toutes ses répercussions. Comme beaucoup de conflits contemporains, la Seconde Guerre mondiale avait placé de vive force les «non-combattants» au beau milieu du champ de bataille. De même, son règlement concernait l'ensemble de la société. L'épuration apparaît ainsi non seulement comme le fait politique que nous connaissions, mais comme un phénomène social et même parfois intime, et une donnée culturelle.

Bénédicte Vergez-Chaignon, éd. Larousse, 9/2010

JEAN-CLAUDE VALLA (1944-2010) ÉTAIT EN PREMIÈRE LIGNE

# Le jour où la presse française a été « normalisée »

Jean-Claude Valla est mort jeudi 25 février dans son village d'Arthez Asson, dans le Béarn, à l'âge de 65 ans. Il avait été le directeur de « Minute », celui du « Choc du mois », mais aussi, et d'abord, celui du « Figaro Magazine ». L'hommage que nous lui rendons est aussi une ode à la liberté de la presse. Celle qui, en France, a disparu le jour où il a dû quitter le « Fig Mag ». Ce fut le début d'une « normalisation » de toute la presse française dont, trente ans plus tard, on ne voit pas la fin.



Jean-Claude Valla, c'était d'abord un regard. Un regard attentif, l'œil malin, quand on venait lui proposer un sujet, l'air de dire: « Vas-y, continue, si tu crois que je ne te vois pas venir... » Le genre de patron auquel il est impossible de fourguer un sujet déjà traité ailleurs ou auquel on envisage de donner un angle pas tout à fait en phase avec la ligne du journal. Un regard, à vrai dire, qu'il partageait avec celui qu'il faudra bien reconnaître un jour comme l'un des plus grands journalistes de l'après-guerre, François Brigneau, ce regard du terrien auquel on ne la fait pas. Un paisible aussi, et c'est un autre de leurs points communs, mais capable de pousser la guelarte nécessaire – de temps en temps... – au bon fonctionnement de toute rédaction digne de ce nom. Et un travailleur. Un bosseur, appliqué, méticuleux, réfléchi et déterminé à la fois.

Ces qualités, Jean-Claude Valla les montra tout au long de sa carrière journalistique, et chacun put les éprouver à « Minute », dont il dirigea la rédaction de 1993 à 1999,

notamment lorsqu'il lui fallut prendre la décision de publier, ou pas, l'enquête sur « le domicile secret de François Mitterrand », le nid d'amour qu'il occupait, avec Anne Pinget et Mazarine, au 11, quai Branly à Paris. Ce sujet, qui courait les rédactions, nul n'en avait voulu. Jean-Claude dit oui. A une condition: que l'on refasse toute l'enquête que des indépendants nous proposaient. Avec planques, filatures, infiltration du bâtiment, photos.

## Un « modéré » à la « Nouvelle Droite »

Cela fut fait sous ma direction – j'étais le chef des informations de « Minute ». Jean-Claude reçut même, en bonus, un plan détaillé du PC de sécurité et le minutage, avec croquis, des mouvements des hommes chargés de la sécurité du président de la République à la sortie de celui-ci chaque matin. Je crois qu'il en fut épaté. Je crois, parce qu'il ne fallait pas compter sur lui pour le dire. Le fait qu'il donne son imprimatur à la publication disait, en soi, sa satisfaction. Lorsque, plus tard, je lui en ai raconté les dessous, le

« making off » comme on dit désormais dans le cinéma, il a eu l'air quelque peu éberlué que nous ayons pris ces risques et a bien ri.

Jean-Claude Valla était arrivé à « Minute » par un concours de circonstances. Il en est devenu le directeur sans y avoir auparavant collaboré. Le « Minute » qui lui correspondait le plus, c'était celui qu'il n'avait pas connu, celui des années 1960, de Jean-François Devay, son fondateur. Un titre où il est possible de faire vraiment du journalisme, de publier tout – ce qui ne veut pas dire n'importe quoi –, d'être à la fois immergé dans l'actualité et de conserver la faculté de l'appréhender avec recul. Ceci pour dire qu'il n'était pas d'« extrême droite », ainsi que « Minute » était alors décrit, et pas forcément à tort, avant son arrivée, en une lente dérive qui nous colle encore à la peau près de deux décennies plus tard. La mission de Jean-Claude – et de tous ceux qu'il avait choisis en constituant son équipe – était de « désextrémiser » ce qui avait été l'équivalent, à droite, simplement à droite, du « Canard enchaîné ». Cela ne voulait pas dire,

entendons-nous bien, en faire un journal centriste. Simplement de le sortir du ghetto dans lequel il avait été enfermé. Y parvînmes-nous? Je le crois.

Nous fîmes, me semblait-il, sous sa bienveillante et vigilante direction, un journal qui correspondait aussi bien à ce qu'il fut qu'à ce que Jean-Claude était profondément, et que son ami de quarante ans Michel Marmin, actuel directeur de la revue « Eléments », résume ainsi: « Jean-Claude a toujours eu des opinions très tranchées mais c'était profondément un modéré. Il admettait les positions divergentes. Ses analyses étaient toujours très intéressantes car il ne prenait pas systématiquement le contre-pied de ceux qui étaient plus modérés que lui. En fait, il avait une certaine attirance pour les grandes figures de la III<sup>e</sup> République. Il se sentait assez de plain-pied avec ces gens-là. »

Que faisait donc Jean-Claude Valla « à droite », au sein, d'abord, de ce qu'on appela sans qu'elle s'en réclamât jamais la « Nouvelle Droite », puisqu'il fut l'un des fondateurs du Grece avec Alain de Benoist

Suite page 4

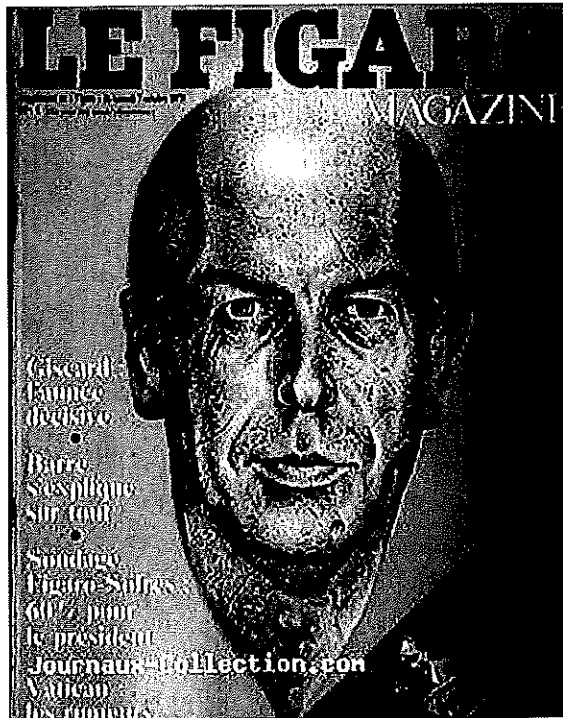
Suite de la page 3

et le premier rédacteur en chef d'«*Éléments*», de 1973 à 1977, avant que Michel Marmrin, déjà, ne lui succède ? Il était «*à droite*», ou «*de droite*», parce qu'il était du camp où se trouvait la liberté, avec, là aussi, l'une de ces contradictions qui sont la marque de fabrique de l'homme de droite qui puise ses racines au plus profond de l'humus européen : un besoin naturel, évident, de s'intégrer dans une communauté d'appartenance et de camaraderie, un besoin tout aussi irrépressible de préserver sa personne et d'affirmer son individualité.

**« Nous nous sentions libres, peut-être trop »**

Alain de Benoist, ce lundi, lors de ses obsèques en Béarn, s'est chargé de retracer sa vie et Michel Marmrin fera de même dans un prochain numéro d'«*Éléments*». La place qu'ils lui accorderont dans le développement de la «*Nouvelle Droite*», seul courant de pensée ayant su émerger «*à droite*» depuis la création de l'Action française de Charles Maurras au début du XX<sup>e</sup> siècle et influencer en profondeur une génération – quelles que soient les distances prises ensuite par nombre d'entre eux – est méritée pour celui qui, à la tête des éditions Copernic, par exemple, publia aussi bien Jean Cau que Robert Poulet, ou *Vu de droite*, ouvrage d'Alain de Benoist qui, on l'a oublié, allait obtenir le Grand Prix de l'essai de l'Académie française en 1978, soit seulement dix ans après... Mai 1968. Impensable aujourd'hui ?

En effet. Et c'est justement pour cela que s'il ne faut retenir qu'une chose dans la carrière de Jean-Claude Valla, ce sont les années qu'il passa au «*Figaro Magazine*», et le récit qu'il en livra, sous le titre «*Avec Louis Pauwels au "Figaro Magazine"*», magnifique et triste texte qui s'apparente à un requiem pour la liberté de la presse et dont la portée va bien au-delà de la seule réorientation, au début des années 1980, de la ligne éditoriale de cet hebdomadaire qui avait tout – enfin presque, comme on va le voir – pour devenir le principal vecteur du renouveau culturel et idéologique – et donc politique, en vertu du principe gauchiste de la



Le numéro 1 du «*Figaro Magazine*» date du 7 octobre 1978 (images extraites du site [journaux-collection.com](http://journaux-collection.com) sur lequel ce numéro est disponible à la vente ainsi que le «*Nouvel Obs*»).

conquête des esprits comme préalable à la victoire dans les urnes – de la droite française.

Quand Valla prend la direction du «*Figaro Mag*» – transformation, en fait, en un magazine du «*Figaro dimanche*» –, nous sommes à l'automne 1978. Giscard d'Estaing est à l'Élysée, Barre à Matignon, et c'est tout naturellement que le président de la République fait la une du premier numéro daté du 7 octobre 1978. Valla, qui a précédemment et brièvement travaillé à «*Valeurs actuelles*», a quitté avec appréhension les éditions Copernic. Jouira-t-il, au «*Fig Mag*», de cette liberté qui lui est si chère et qui est tout simplement la condition *sine qua non* de l'exercice de la profession de journaliste ? Il intègre tout de même ce qui est alors «*le*» groupe français de presse, l'empire Hersant, surnommé par ses innombrables ennemis le «*papivoire*».

Pour son bonheur – et à sa surprise –, il bénéficia de la plus totale liberté. Quand on lit le «*Fig Mag*» d'aujourd'hui, c'est-à-dire quand on lit la chronique d'Eric Zemmour,

parfois la page dirigée par Jean Sevillea, et qu'on balance le reste, on a peine à imaginer ce que fut ce titre, ce qu'il apporta dans le secteur des «*news magazines*» qui, eux-mêmes, n'étaient pas ce qu'ils sont devenus et dont on se contenterait maintenant alors qu'à l'époque, ils paraissaient si fades. «*Nous nous sentions libres, peut-être trop*», a raconté Jean-Claude Valla, au point d'en être parfois un peu grisés. Louis [Pauwels, fondateur du titre] n'était pas en reste. Dans ses éditoriaux, il vulgarisait les idées qui nous étaient chères et qui, par la grâce de son immense talent, acquièrent leurs lettres de noblesse. Avec le zèle du néophyte et ce courage qui frôle parfois l'inconscience, il assumait pleinement cet engagement à nos côtés. Les lecteurs ne s'en plaignaient pas, bien au contraire.»

**« Faire peur à la droite institutionnelle », ça marche toujours**

Et quand les lecteurs sont contents, le patron, Pauwels, et plus encore le propriétaire, Hersant, le sont ? Oui, tant qu'il n'y a pas d'influences extérieures. Tant qu'il n'y a pas ces

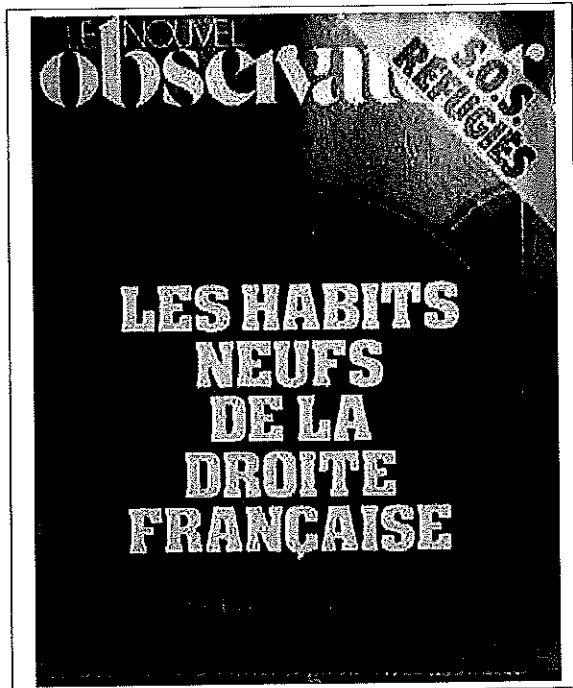
pressions, morales d'abord, politiques ensuite, financières enfin, qui font qu'on n'a plus guère le choix qu'entre la persistance dans l'hérésie – avec les risques que cela comporte, jusqu'au bûcher – et la «*normalisation*» selon ce mot terrible employé en Tchécoslovaquie après la répression du «*printemps de Prague*» et la reprise en mains du pays et de la population par l'appareil communiste – avec l'assistance des troupes du pacte de Varsovie.

La première offensive est venue au bout de neuf mois. Elle a pris la forme d'une Une du «*Nouvel Observateur*» : «*Les habits neufs de la droite française*». Avec le logo du Grece en couverture, une bonne dose d'approximations, autant de calomnies, et la dénonciation, bien sûr, de son influence sur la ligne politique du «*Figaro Magazine*». Valla ne s'en était «*pas ému outre mesure*» : «*Le succès du "Figaro Magazine" ne pouvait qu'exciter la jalousie et l'inquiétude des grands médias acquis à l'idéologie de gauche. Et, surtout, j'étais habitué aux calomnies. Diverses officines avaient poursuivi le Grece de leur vindicte depuis le début des années soixante-dix. Les rapports de police qu'elles avaient constitués traînaient dans les salles de rédaction.*»

C'était mésestimer la campagne qui se dessinait. L'été 1979 fut l'été horrible pour la Nouvelle Droite. Et pour le «*Fig Mag*». Mais après tout, un titre meurt, une école de pensée est ostracisée, et après ? Après, c'en était fini pour des décennies.

Jean-Claude Valla l'a fort bien analysé presque trente ans plus tard : «*L'objectif était clair : faire peur à la droite institutionnelle que nos adversaires soupçonnaient de prêter une oreille complaisante à nos idées. Louis Pauwels entretenait alors les meilleures relations avec le président Giscard d'Estaing. La participation anonyme d'Alain de Benoist au livre de Michel Poniatowski, L'Avenir n'est écrit nulle part (Albin Michel, 1978), était un secret de polichinelle. Quant à moi, j'avais dans "Le Figaro Magazine" cosigné des articles avec Alain Griotteray, l'un des fondateurs des Républicains indépendants. L'idée que nous puissions avoir la moindre influence au sein de la majorité de l'époque était insupportable aux petits marquis du prêt-à-penser. La gauche avait la prétention de détenir le monopole*





le de l'intelligence. Il ne lui manquait plus que le pouvoir politique qu'elle espérait recueillir incessamment comme un fruit mûr. Mais encore fallait-il que la droite restât la plus bête du monde. »

Ce fut le cas. Avec un processus d'accumulation, de la stupidité de Giscard, persuadé qu'il gagnerait au centre (gauche) sa réélection lors la présidentielle de 1981 et ne devait rien faire qui déplût à ceux qui ne rêvaient que d'une chose, l'éjecter du pouvoir, à celle, couplée à la lâcheté et à la jalousie d'une bonne partie de la rédaction... du « Figaro », qui ne défendit point le « Figaro Magazine ».

**« Le Figaro Magazine, en un sens, c'est pire que Minute » (BHL)**

L'entreprise était fragilisée, il ne manquait plus que l'occasion de procéder à sa mise à mort. Elle survint le 3 octobre 1980, à 18h38, rue Copernic. Un attentat commis devant la synagogue et qui fit quatre morts. Et qu'on attribua aux « néo-nazis », moralement armés... par « Le Figaro Magazine », qui, quelques semaines plus tôt, n'avait pas jugé bon de hurler avec les hyènes lors du procès d'un néo-nazi, et avait même signalé que de jeunes

activistes juifs étaient venus armés à ce procès pour faire la justice eux-mêmes au lieu de laisser le juge faire son travail.

Nous n'exagérons pas. C'est ce que Jean-Pierre Bloch, président de la Licra, expliqua au journal de 13 heures de TF1 : « Les assassins, ce sont aussi ceux qui ont créé le climat. Car il y a une certaine presse qui, depuis quelque temps, s'acharne à dénoncer par exemple les jeunes juifs comme des tueurs. Je veux tout de même rappeler "Le Figaro Magazine" de samedi dernier disant que les juifs venus au palais de justice pour le procès Fredriksen étaient venus pour tuer. Je dis que cet article prête à l'attentat et crée l'antisémitisme. Malgré ce que dira M. Pauwels - il versera sans doute comme beaucoup d'autres des larmes de crocodile sur les victimes - je dis que le responsable de l'assassinat, c'est cette presse. »

Bernard-Henri Lévy - déjà -, comme le rappelle Jean-Claude Valla, pris le relais dans « Le Quotidien de Paris » : « C'est toujours délicat d'établir des liens de cause à effet entre les discours et les actes. Mais il ne me paraît pas absurde de dire que tout le ramdam qu'on a fait récemment autour des thèses élitaires, indo-européennes, parfois eugénistes, des sous-développés de la Nouvelle Droite, par exemple, a

préparé le terrain à la situation d'aujourd'hui. » Il ajoutait : « "Le Figaro Magazine", en un sens, c'est pire que "Minute"; c'est ce qui permet à des milliers de gens de penser qu'on peut être fasciste sans être un nerf. »

La messe était dite. Il ne restait plus qu'à Robert Badinter, futur garde des Sceaux de François Mitterrand et futur président du Conseil constitutionnel, mais alors avocat de Robert Hersant, à faire comprendre au patron de presse qu'il fallait maintenant, s'il ne voulait pas rester empêtré dans ses problèmes juridiques, imposer au « Figaro Magazine » une ligne plus « convenable » et « le débarrasser de ses éléments les plus "compromettants" ». Ce fut fait. Le 14 octobre 1980, à la demande de Robert Hersant, lui-même le cousteau sous la gorge, Louis Pauwels signifia à Jean-Claude Valla qu'il était congédié, lui expliquant qu'il le sacrifiait, lui, pour ne pas être obligé de se séparer de toute l'équipe...

Le « Figaro Magazine » était mort. Certains, à droite, s'en réjouirent. Ceux pour qui la droite devait être « moderne », tenir compte du « progrès ». D'autres qui, clairement de droite, trouvaient néfastes les idées de la « Nouvelle Droite ». C'était il y a trente ans. Depuis, hor-

mis la tentative de lancer un autre « news magazine » avec « Magazine Hebdo », en 1983, avec une nouvelle fois Jean-Claude Valla aux commandes, quel titre est parvenu à échapper à la « normalisation » ou, y échappant, à sortir du « ghetto » ? Ce qui s'est déroulé avec et contre le « Figaro Magazine », à l'automne 1980, va bien au-delà de la mise au pas d'un journal. Toute, absolument toute la presse française, tous médias confondus, a accepté la « normalisation ». Sans révolte. En silence. « Le Figaro » le premier bien sûr.

Nicolas Sarkozy promettait « d'en finir avec mai 1968 ». Il ne l'a pas fait mais ce n'est pas (seulement) de cela dont il s'agit. En 1978, on pouvait encore écrire à peu près tout. En 1980 et depuis, on ne peut plus. Pire: on n'a même plus le droit de penser autre chose que la pensée officielle. Il y a bien eu un tournant. Une rupture. Qui a mené à l'uniformisation que l'on subit trente ans plus tard. Et au totalitarisme. Pour être honnête, comme Jean-Claude le fut toujours, ce ne fut sans doute pas le but recherché. Mais c'est le résultat. La question est maintenant: quand, et comment, on en sort? ■

**Bruno Larebière**

## Nos Amis les Français

Ce "Guide pratique à l'usage des GI's en France 1944-1945" (éd. Du Cherche midi, 2003) ressort sur les rayons des librairies. En bref, un manuel pratique qui devait répondre aux questions légitimes que se posaient les "libérateurs" fraîchement débarqués, sur les "frenchies". Pourquoi, ces Français que nous avons sauvés par deux fois sont-ils si ingrats avec nous? Peu amicaux, ils ne nous invitent pas chez eux, nous snobent et n'ont même pas la reconnaissance du ventre... Les Allemands sont plus coopératifs et ils obéissent. Ach, la France! Peuple de quémandeurs, les Français veulent que nous partions après nous avoir accueillis en libérateurs; pourquoi? Les Français sont cyniques, ils nous volent et ont un esprit de mercenaire, prêts à n'importe quoi pour 3 francs six sous... La France, un pays arriéré? C'est normal, les Français ne sont pas aussi industrialisés que nous. Et puis, s'ils ne sont pas très inventifs, ils nous ont tout de même apporté les allumettes au phosphore, la poudre sans fumée, etc. Et le fil à couper le beurre?! Et qu'ont fait pour le monde ces mangeurs de grenouilles décadents? Les Français sont mal habillés et leurs maisons sous-équipées, sans parler des toilettes; quelle horreur? Manquant d'hygiène et empilant leur fumier devant les cours de ferme, les Français sont vraiment cradingues! On les apprécierait mieux s'ils étaient un peu plus propres. Et cette manie de chausser des sabots... Quant aux Françaises, les réflexions ne sont guère plus amènes. Tous collabos? Non, ça c'est la propagande du Dr Goebbels. À part Brasillach et quelques autres, la France profonde a résisté; on ne s'en est pas rendu compte à cause des pelotons d'exécution nazis et de la censure. Nous voilà rassurés... En résumé, les Américains en France, c'est un peu Tintin au Congo. Les commentaires sont pétris d'un paternalisme touchant; finalement, les Français sont de grands enfants, il faut leur laisser le temps de grandir. En attendant, mon pays me fait mal... aurait dit le poète...





1. Sur l'autel de la Patrie  
Une flamme éternelle respandit

Lio ainsi que Dado en jurant  
Sur ce feu son bras étend.



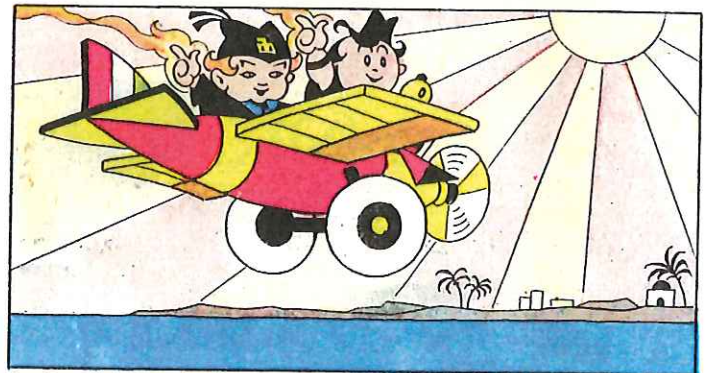
2. Oh Stupeur ! La flamme luit  
Mais point ne brûle et ne fait mal,

Les Balilla elle irradie  
D'une lueur idéale.



3. Les Balilla partent  
La main fulgurante,

Sur la machine volante  
Pilotée par l'automate.



4. Dans l'aurore cristalline  
En forçant le moteur

L'étendue azurine  
Ils traversent en six heures.



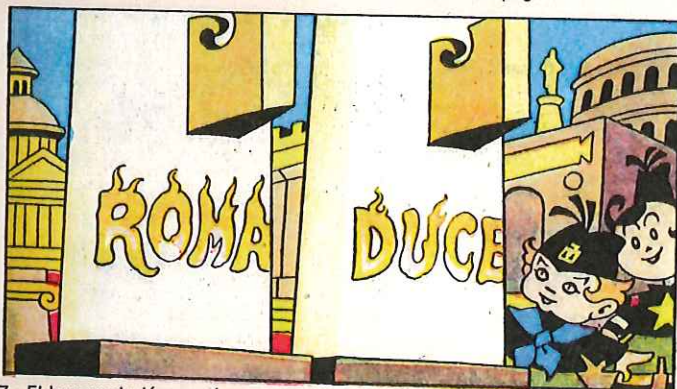
5. Là où la mer baigne l'Afrique  
Et où, de Leptis Magna l'Antique,

Les ruines romaines blanchissent,  
Les trois compagnons atterrissent.



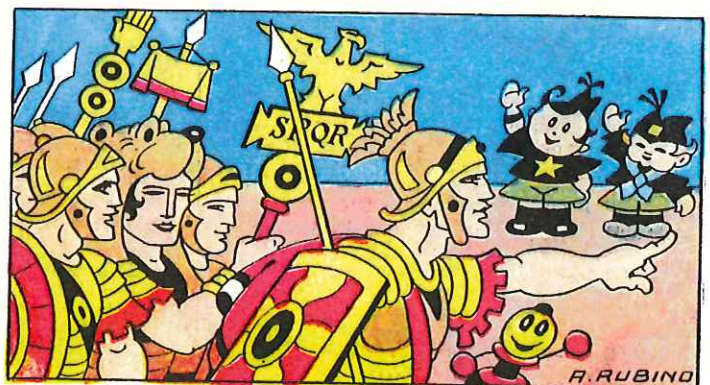
6. De leur lumière vive  
Dado et Lio écrivent

Sur les colonnes énormes  
Les mots DUCE et ROME.



7. Et le pouvoir démesuré  
De ces deux mots tracés

Fait alors se renouveler  
Les gloires du passé.



8. Les Romains il ressuscite  
Qui avec leurs aigles d'or

Courent vers les missions prescrites  
Que leur a commandées le Sort.

A. RUBINO



### LE CAS VERGÈS

« Je sais bien que Vergès nous invite à balayer d'abord devant notre porte. Mais s'il l'encombre d'immondices, la tâche sera difficile. Ce qui la rend plus aisée, c'est de constater que cet anticolonialiste farouche, au lieu de tirer parti de toutes les tribunes où il pourrait s'exprimer, le fait dans le dessein de réhabiliter le représentant typique d'un régime ayant colonisé seize pays européens, de la Belgique à la Grèce. Ce n'est certes pas le meilleur moyen de convaincre le public. On peut aussi se demander s'il est bien placé pour nous donner des leçons, lui n'a jamais balayé devant sa porte à Prague pendant les quatre années de son séjour.

C'est encore dans son roman, qui se veut aussi « témoignage », que l'on trouve, non sans étonnement cette confession post-monitoire : « Comme toutes les armées du monde, les P.C. ont leurs nettoyeurs de tranchées, mais ce sont des volontaires ; de ce côté-ci, personne ne pouvait forcer à renier comme ils l'ont fait leurs amis de jeunesse, **même Brasillach**, ou leurs camarades de combat, même Slansky. » Qui sait, cette véhémence diatribe de l'ex-militant communiste s'explique peut-être par un transfert de culpabilisation bien tardif ? »

Extrait de *Le cas Vergès*, par Jacques GIVET  
éditions « Lieu Commun », 1986

**SAINT-LAURENT, SAINT-MEDARD,  
SAINT-GERMAIN DE CHARONNE  
PARIS.**

C'est l'application de cette doctrine flamboyante que nous livre Pétude de quelques églises paris. Le chœur de Saint-Laurent avait été dédié en 1429 ; la tour à deux étages qui le flanque est de la même époque. Les mutilations subies par le chœur au XVIIe siècle permettent mal de révoquer en son aspect original. Mais au chevet de l'église, à la retombée du toit, dans une curieuse frise extérieure, faite d'animaux, (Tentants et de personnages fantaisistes, l'esprit truculent des imagiers du XVe siècle s'est librement épanché. A Saint-Médard, la nef,

sans transept, mais à cinq travées et à bas côtés, remonte, ainsi que la façade, à la fin du XVe siècle. L'ensemble forme une production flamboyante très moyenne.

La petite église de Saint-Germain de Charonne fut presque entièrement reconstruite entre 1425 et 1460. Ses voûtes d'ogives sans complication retombent. Soit sur de petites arcatures qui tiennent lieu de chapiteaux, soit sur des culs-de-lampe décorés.

Les Editions Complexe éditent un agréable recueil de critiques théâtrales de Robert Brasillach, sous le titre *Animateurs de théâtre, Baty, copeau, Dullin, Jouvet, les Pitoeff*, avec une longue préface et de nombreuses notes de **Chantal Meyer-Plantureux** ( suivie d'une bibliographie non exhaustive des écrits de Brasillach sur le théâtre).

Le mensuel catholique *Inside the Vatican* (Le Vatican de l'intérieur) a choisi le cinéaste **Mel Gibson** comme « homme de l'année » 2003 pour son film sur *La passion du Christ*.



L'actualité des ARB est mise  
régulièrement à jour sur notre  
blog : <http://arb6245.over-blog.net/>



## JE HAIS CES IMPOSTURES

Situé entre « Les aveux spontanés », et une nième « Requête en révision sur Pétain », cette œuvre polémique méconnue de Maître Isorni semble avoir déjà livré d'elle-même sa position, et sa réplique. Pourtant, si l'on prend la peine de s'y asseoir, nous sommes conviés à trois longs entretiens en compagnie de trois ombres bien distinctes, qui sont celles de Pétain, de Brasillach et de Maître Isorni lui-même.

Cette « étrange mixture », comme on disait au temps de l'Action Française, débute par un long, puissant et énergique réquisitoire contre de Gaulle, de plus « prodigieux imposteur du XXème siècle », selon Georges Bidault lui-même. Par ses inlassables éloges funèbres du Maréchal, par ses incessantes relances d'enquêtes en révision, sans cesse renouvelées et remises à l'ordre du jour, « jusqu'à la victoire finale », se met en demeure d'espérer Isorni, il nous entraîne à la suite de son long calvaire, et d'une longue galerie de crapules et de « saloperies » « démocratiques », qui refusèrent à la dépouille du vieillard son vœu de dormir avec ses serviteurs de Verdun et de Douaumont, et dont la plupart coulèrent des jours dorés aux frais et à la sueur du contribuable libéré ; il s'agit de Michel Debré, Chaban, Couve de Murville, Sanguinetti, Poniatoski, Jean-Pierre Soisson, du centre-démocrate Pierre Fauchon, de Pleven, Taittinger, Lecanuet, Olivier Guichard, Alais Peyrefitte, Robert Villers, les deux plus répugnants étant sans contexte Jean Foyer et Chirac, qualifiés tous deux de « sacristains du diable », et les plus infects (et le plus troublant) de ces libelles étant le paragraphe intitulé « lettre à un inconnu », qui semble dédié à

vosre serviteur, à cause de Maurice Schumann, dont on se souviendra longtemps, et très peu, à la tête du jury du Prix Marcel PROUST.

La vérité était à Toulon quand on la cherchait depuis Verdun jusqu'à Montrouge, et retiendra avec moi de Pétain un vieillard capricieux, et imprévisible, et colérique, auquel aucune maison de retraite, aussi luxueuse fût-elle, ne semblait convenir, qui « voulait voir annihiler les nazis » plutôt que Kaplan et Montgomery, et qui fit gâcher à ses enfants le plus beau défi à relever, celui de leur vie et de leur histoire.

### CHRONIQUES POUR BRASILLACH

La seconde partie, est la cerise que nous attendions sur cet épais gâteau. Trop vite écrite, à l'image de la vie des poètes, elle nous entrouvre la vision du dernier été de Brasillach en 1944 à SENS, et la personnalité et la mort de sa mère, Marguerite Maugis, brutalisée par les F.F.I., précurseurs des gendarmes de Juppé et de Chevènement.

### CHRONIQUES JUDICIAIRES...

...Enfin, est un fourre-tout dans lequel Isorni avait la manie d'astreindre ses lecteurs à lire ses articles non-publiés. On y trouve des palabres entre les généraux De Gaulle et Challe, entre Büchenwald et Dresde, dans des matchs à la marseillaise, c'est à dire truqués d'avance... Mais aussi deux surprises « Les coupables », un inédit sur la malheureuse Gabrielle Russier, « qu'aucun journal ne consentit à publier », et un autre sur le Festival de Beyreuth 1976, qui semble préfigurer celui de 1998.

Joël Laloux

*Je hais ces impostures*, Jacques ISORNI  
Ed. Robert Laffont, 1977





équipée et véhiculée par l'Amérique, de débouler jusqu'à Brest en passant par les Galeries Lafayette, le « malheureux » crut utile d'en rajouter. De « *collaborateur de raison* », il était devenu « *collaborateur de cœur* » écrivait-il. Alors que les Allemands passaient d'une victoire probable à une défaite certaine, il ajouta : « *Indépendamment des fluctuations de la guerre... la France doit s'entendre d'avance avec l'Allemagne pour former avec elle le syndicat des vaincus si le malheur le voulait, pour former avec elle une unité de l'Occident fort dans l'autre cas.* »

**Une pareille obstination dans l'erreur** ne pouvait se terminer que devant les fusils de Montrouge. Si seulement il avait attendu 58 ans ! Ces mêmes fusils lui auraient présenté les honneurs. Et, qui plus est, au commandement du président Chirac. C'est lui qui aujourd'hui privilégie le syndicat France-Allemagne, union n°1 d'un Occident fort, expression du couple franco-allemand dont le premier enfant sera la nationalité commune. Comme le temps passe... Quel avenir aurait été le sien s'il n'était pas allé se livrer aux bourreaux parce qu'ils avaient

arrêté sa mère à sa place ! Deux jours avant la fin, à Fresnes, au rez-de-chaussée de la première division, dans cette cellule où je l'ai vu pour la dernière fois, il écrivait : « Tout quand vous voulez mon Seigneur, est possible. » Mais le Seigneur ne le voulut pas et ça saigna.

**Voilà, cher Robert, mon cadeau d'anniversaire.** Le cinquante-septième, le dernier peut-être... Qui sait ? Quand on aborde ces rivages de l'âge, comment n'y penserait-on pas ? Où qu'on se tourne et retourne, on marche dans un cimetière. Encore une chanson pour mon phono. Fréhel ? Tu te souviens ? Sa voix rauque, veloutée Gauloises-verniflard... Où sont-ils donc tous mes copains ? Si je me permets de te le dire, c'est qu'on ne t'a pas laissé le temps de découvrir les privilèges de la vieillesse.

François Brigneau,  
Ma Semaine tragique, *Le Libre Journal*  
n°285, 8 février 2003



M<sup>r</sup> Philippe Bilger est l'auteur d'un blog très suivi sur le Web.

Paris Match  
7-13.10.2010

## LE COUP DE COLÈRE DU MAGISTRAT BILGER

**L'avocat général s'étonne qu'un juge d'instruction indépendant n'ait toujours pas été nommé dans le dossier Woerth-Bettencourt.**

PAR FRANÇOIS LABROUILLÈRE  
ET DAVID LE BAILLY

« **A**ujourd'hui, il règne un climat très étrange dans la justice française. On est dans une véritable guerre civile judiciaire ! » Ce constat choc est celui de Philippe Bilger, avocat général à la cour d'appel de Paris, réputé pour sa liberté de ton. Le magistrat s'étonne que la Chancellerie n'ait pas ordonné l'ouverture d'une information judiciaire et la désignation d'un juge d'instruction indépendant dans le dossier Woerth-Bettencourt, comme cela a été recommandé par le procureur général Jean-Louis Nadal, deuxième magistrat de France. « Le procureur Nadal n'a aucun pouvoir hiéar-

chique sur le parquet général de Versailles ni sur Philippe Courroye à Nanterre, mais son autorité morale et son statut méritaient que techniquement on lui fasse crédit, confie Bilger. Or l'effacement délibéré et singulier du garde des Sceaux Michèle Alliot-Marie laisse au contraire les coudées franches au procureur Courroye. C'est inédit dans le monde judiciaire qui est, de ce fait, totalement déboussolé ».

Partisan de la suppression du juge d'instruction, si l'indépendance du parquet est assurée, Philippe Bilger observe toutefois qu'aujourd'hui le magistrat instructeur demeure l'un des acteurs fondamentaux de notre justice, notamment pour les affaires correctionnelles complexes. « Dans un certain nombre de dossiers, note-t-il, il est singulier de constater

l'entêtement avec lequel on cherche à écarter la désignation d'un juge d'instruction. Au-delà des considérations techniques, cela ne peut s'expliquer que par des desseins politiques. Dans l'affaire Woerth-Bettencourt, l'ouverture d'une information dissiperait immédiatement les soupçons et aboutirait à infiniment moins de conséquences négatives que la gestion actuelle. »

« Je perçois l'envie d'une justice plus équitable »

Pour Philippe Bilger, qui publiera en janvier un livre sur le procès de l'écrivain Robert Brasillach, fusillé en 1945, il y a une certitude : la société doute aujourd'hui profondément de l'indépendance de la justice. « Pourtant, dit-il, je ressens chez les magistrats de terrain une grande envie d'éthique, d'une justice plus limpide et équitable, qui permettrait une réconciliation entre les juges et le peuple. » ■



**JEAN-CLAUDE VALLA (1944-2010) ÉTAIT EN PREMIÈRE LIGNE**

# Le jour où la presse française a été « normalisée »

Jean-Claude Valla est mort jeudi 25 février dans son village d'Arthez Asson, dans le Béarn, à l'âge de 65 ans. Il avait été le directeur de « Minute », celui du « Choc du mois », mais aussi, et d'abord, celui du « Figaro Magazine ». L'hommage que nous lui rendons est aussi une ode à la liberté de la presse. Celle qui, en France, a disparu le jour où il a dû quitter le « Fig Mag ». Ce fut le début d'une « normalisation » de toute la presse française dont, trente ans plus tard, on ne voit pas la fin.

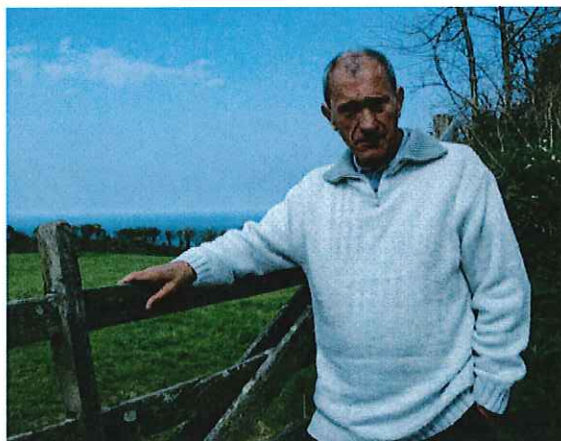
**J**ean-Claude Valla, c'était d'abord un regard. Un regard attentif, l'œil malin, quand on venait lui proposer un sujet, l'air de dire: « Vas-y, continue, si tu crois que je ne te vois pas venir... » Le genre de patron auquel il est impossible de fourguer un sujet déjà traité ailleurs ou auquel on envisage de donner un angle pas tout à fait en phase avec la ligne du journal. Un regard, à vrai dire, qu'il partageait avec celui qu'il faudra bien reconnaître un jour comme l'un des plus grands journalistes de l'après-guerre, François Brigneau, ce regard du terrien auquel on ne la fait pas. Un paisible aussi, et c'est un autre de leurs points communs, mais capable de pousser la gueulante nécessaire – de temps en temps... – au bon fonctionnement de toute rédaction digne de ce nom. Et un travailleur. Un bosseur, appliqué, méticuleux, réfléchi et déterminé à la fois.

Ces qualités, Jean-Claude Valla les montra tout au long de sa carrière journalistique, et chacun put les éprouver à « Minute », dont il dirigea la rédaction de 1993 à 1999,

notamment lorsqu'il lui fallut prendre la décision de publier, ou pas, l'enquête sur « le domicile secret de François Mitterrand », le nid d'amour qu'il occupait, avec Anne Pinget et Mazarine, au 11, quai Branly à Paris. Ce sujet, qui courait les rédactions, nul n'en avait voulu. Jean-Claude dit oui. A une condition: que l'on refasse toute l'enquête que des indépendants nous proposaient. Avec planques, filatures, infiltration du bâtiment, photos.

## Un « modéré » à la « Nouvelle Droite »

Cela fut fait sous ma direction – j'étais le chef des informations de « Minute ». Jean-Claude reçut même, en bonus, un plan détaillé du PC de sécurité et le minutage, avec croquis, des mouvements des hommes chargés de la sécurité du président de la République à la sortie de celui-ci chaque matin. Je crois qu'il en fut épâté. Je crois, parce qu'il ne fallait pas compter sur lui pour le dire. Le fait qu'il donne son imprimatur à la publication disait, en soi, sa satisfaction. Lorsque, plus tard, je lui en ai raconté les dessous, le



« making off » comme on dit désormais dans le cinéma, il a eu l'air quelque peu éberlué que nous ayons pris ces risques et a bien ri.

Jean-Claude Valla était arrivé à « Minute » par un concours de circonstances. Il en est devenu le directeur sans y avoir auparavant collaboré. Le « Minute » qui correspondait le plus, c'était celui qu'il n'avait pas connu, celui des années 1960, de Jean-François Devay, son fondateur. Un titre où il est possible de faire vraiment du journalisme, de publier tout – ce qui ne veut pas dire n'importe quoi –, d'être à la fois immergé dans l'actualité et de conserver la faculté de l'appréhender avec recul. Ceci pour dire qu'il n'était pas d'« extrême droite », ainsi que « Minute » était alors décrit, et pas forcément à tort, avant son arrivée, en une lente dérive qui nous colle encore à la peau près de deux décennies plus tard. La mission de Jean-Claude – et de tous ceux qu'il avait choisis en constituant son équipe – était de « désextrémiser » ce qui avait été l'équivalent, à droite, simplement à droite, du « Canard enchaîné ». Cela ne voulait pas dire,

entendons-nous bien, en faire un journal centriste. Simplement de le sortir du ghetto dans lequel il avait été enfermé. Y parvînmes-nous? Je le crois.

Nous fîmes, me semblait-il, sous sa bienveillante et vigilante direction, un journal qui correspondait aussi bien à ce qu'il fut qu'à ce que Jean-Claude était profondément, et que son ami de quarante ans Michel Marmin, actuel directeur de la revue « Eléments », résume ainsi: « Jean-Claude a toujours eu des opinions très tranchées mais c'était profondément un modéré. Il admettait les positions divergentes. Ses analyses étaient toujours très intéressantes car il ne prenait pas systématiquement le contre-pied de ceux qui étaient plus modérés que lui. En fait, il avait une certaine attirance pour les grandes figures de la III<sup>e</sup> République. Il se sentait assez de plain-pied avec ces gens-là. »

Que faisait donc Jean-Claude Valla « à droite », au sein, d'abord, de ce qu'on appela sans qu'elle s'en réclamât jamais la « Nouvelle Droite », puisqu'il fut l'un des fondateurs du Grece avec Alain de Benoist

Suite page 4



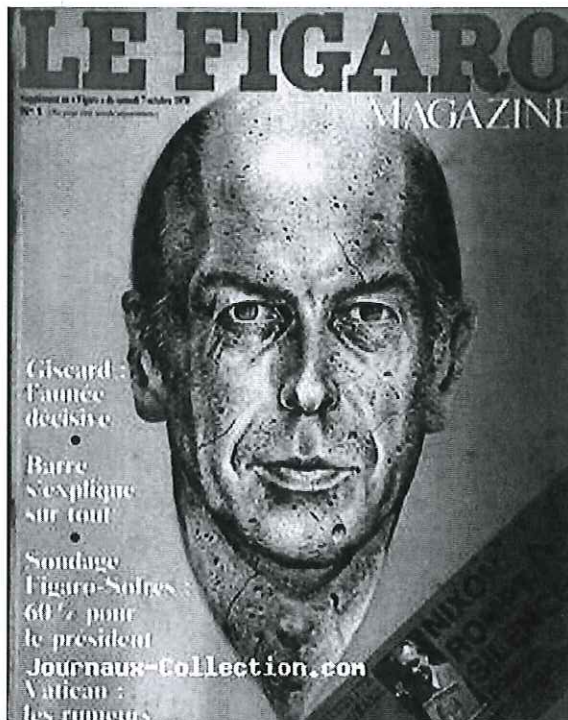
Suite de la page 3

et le premier rédacteur en chef d'«*Eléments*», de 1973 à 1977, avant que Michel Marmin, déjà, ne lui succède? Il était «*à droite*», ou «*de droite*», parce qu'il était du camp où se trouvait la liberté, avec, là aussi, l'une de ces contradictions qui sont la marque de fabrique de l'homme de droite qui puise ses racines au plus profond de l'humus européen: un besoin naturel, évident, de s'intégrer dans une communauté d'appartenance et de camaraderie, un besoin tout aussi irrépressible de préserver sa personne et d'affirmer son individualité.

**« Nous nous sentions libres, peut-être trop »**

Alain de Benoist, ce lundi, lors de ses obsèques en Béarn, s'est chargé de retracer sa vie et Michel Marmin fera de même dans un prochain numéro d'«*Eléments*». La place qu'ils lui accorderont dans le développement de la «*Nouvelle Droite*», seul courant de pensée ayant su émerger «*à droite*» depuis la création de l'Action française de Charles Maurras au début du XX<sup>e</sup> siècle et influencer en profondeur une génération – quelles que soient les distances prises ensuite par nombre d'entre eux – est méritée pour celui qui, à la tête des éditions Copernic, par exemple, publia aussi bien Jean Cau que Robert Poulet, ou *Vin de droite*, ouvrage d'Alain de Benoist qui, on l'a oublié, allait obtenir le Grand Prix de l'essai de l'Académie française en 1978, soit seulement dix ans après... Mai 1968. Impensable aujourd'hui?

En effet. Et c'est justement pour cela que s'il ne faut retenir qu'une chose dans la carrière de Jean-Claude Valla, ce sont les années qu'il passa au «*Figaro Magazine*», et le récit qu'il en livra, sous le titre «*Avec Louis Pauwels au "Figaro Magazine"*», magnifique et triste texte qui s'apparente à un requiem pour la liberté de la presse et dont la portée va bien au-delà de la seule réorientation, au début des années 1980, de la ligne éditoriale de cet hebdomadaire qui avait tout – enfin presque, comme on va le voir – pour devenir le principal vecteur du renouveau culturel et idéologique – et donc politique, en vertu du principe gramsciste de la



Le numéro 1 du «*Figaro Magazine*» date du 7 octobre 1978 (images extraites du site [journaux-collection.com](http://journaux-collection.com) sur lequel ce numéro est disponible à la vente ainsi que le «*Nouvel Obs*»).

conquête des esprits comme préalable à la victoire dans les urnes – de la droite française.

Quand Valla prend la direction du «*Figaro Mag*» – transformation, en fait, en un magazine du «*Figaro dimanche*» –, nous sommes à l'automne 1978. Giscard d'Estaing est à l'Élysée, Barre à Matignon, et c'est tout naturellement que le président de la République fait la une du premier numéro daté du 7 octobre 1978. Valla, qui a précédemment et brièvement travaillé à «*Valeurs actuelles*», a quitté avec appréhension les éditions Copernic. Jouira-t-il, au «*Fig Mag*», de cette liberté qui lui est si chère et qui est tout simplement la condition *sine qua non* de l'exercice de la profession de journaliste? Il intègre tout de même ce qui est alors «*le*» groupe français de presse, l'empire Hersant, surnommé par ses innombrables ennemis le «*papivore*».

Pour son bonheur – et à sa surprise –, il bénéficia de la plus totale liberté. Quand on lit le «*Fig Mag*» d'aujourd'hui, c'est-à-dire quand on lit la chronique d'Eric Zemmour,

parfois la page dirigée par Jean Sevillea, et qu'on balance le reste, on a peine à imaginer ce que fut ce titre, ce qu'il apporta dans le secteur des «*news magazines*» qui, eux-mêmes, n'étaient pas ce qu'ils sont devenus et dont on se contenterait maintenant alors qu'à l'époque, ils paraissaient si fades. «*Nous nous sentions libres, peut-être trop*», a raconté Jean-Claude Valla, *au point d'en être parfois un peu grisés*. Louis [Pauwels, fondateur du titre] *n'était pas en reste. Dans ses éditoriaux, il vulgarisait les idées qui nous étaient chères et qui, par la grâce de son immense talent, acquéraient leurs lettres de noblesse. Avec le zèle du néophyte et ce courage qui frôle parfois l'inconscience, il assumait pleinement cet engagement à nos côtés. Les lecteurs ne s'en plaignaient pas, bien au contraire.*»

**« Faire peur à la droite institutionnelle », ça marche toujours**

Et quand les lecteurs sont contents, le patron, Pauwels, et plus encore le propriétaire, Hersant, le sont? Oui, tant qu'il n'y a pas d'influences extérieures. Tant qu'il n'y a pas ces

pressions, morales d'abord, politiques ensuite, financières enfin, qui font qu'on n'a plus guère le choix qu'entre la persistance dans l'hérésie – avec les risques que cela comporte, jusqu'au bâcher – et la «*normalisation*» selon ce mot terrible employé en Tchécoslovaquie après la répression du «*printemps de Prague*» et la reprise en mains du pays et de la population par l'appareil communiste – avec l'assistance des troupes du pacte de Varsovie.

La première offensive est venue au bout de neuf mois. Elle a pris la forme d'une Une du «*Nouvel Observateur*»: «*Les habits neufs de la droite française*». Avec le logo du Grece en couverture, une bonne dose d'approximations, autant de calomnies, et la dénonciation, bien sûr, de son influence sur la ligne politique du «*Figaro Magazine*». Valla ne s'en était «*pas ému outre mesure*»: «*Le succès du "Figaro Magazine" ne pouvait qu'exciter la jalousie et l'inquiétude des grands médias acquis à l'idéologie de gauche. Et, surtout, j'étais habitué aux calomnies. Diverses officines avaient poursuivi le Grece de leur vindicte depuis le début des années soixante-dix. Les rapports de police qu'elles avaient constitués traînaient dans les salles de rédaction.*»

C'était mésestimer la campagne qui se dessinait. L'été 1979 fut l'été *horribilis* pour la Nouvelle Droite. Et pour le «*Fig Mag*». Mais après tout, un titre meurt, une école de pensée est ostracisée, et après? Après, c'en était fini pour des décennies.

Jean-Claude Valla l'a fort bien analysé presque trente ans plus tard: «*L'objectif était clair: faire peur à la droite institutionnelle que nos adversaires soupçonnaient de prêter une oreille complaisante à nos idées. Louis Pauwels entretenait alors les meilleures relations avec le président Giscard d'Estaing. La participation anonyme d'Alain de Benoist au livre de Michel Poniatowski, L'Avenir n'est écrit nulle part (Albin Michel, 1978), était un secret de polichinelle. Quant à moi, j'avais dans "Le Figaro Magazine" cosigné des articles avec Alain Griotteray, l'un des fondateurs des Républicains indépendants. L'idée que nous puissions avoir la moindre influence au sein de la majorité de l'époque était insupportable aux petits marquis du prêt-à-penser. La gauche avait la prétention de détenir le monopole*





le de l'intelligence. Il ne lui manquait plus que le pouvoir politique qu'elle espérait recueillir incessamment comme un fruit mûr. Mais encore fallait-il que la droite restât la plus bête du monde. »

Ce fut le cas. Avec un processus d'accumulation, de la stupidité de Giscard, persuadé qu'il gagnerait au centre (gauche) sa réélection lors la présidentielle de 1981 et ne devait rien faire qui déplût à ceux qui ne rêvaient que d'une chose, l'éjecter du pouvoir, à celle, couplée à la lâcheté et à la jalousie d'une bonne partie de la rédaction... du « Figaro », qui ne défendit point le « Figaro Magazine ».

**« Le Figaro Magazine, en un sens, c'est pire que Minute » (BHL)**

L'entreprise était fragilisée, il ne manquait plus que l'occasion de procéder à sa mise à mort. Elle survint le 3 octobre 1980, à 18h38, rue Copernic. Un attentat commis devant la synagogue et qui fit quatre morts. Et qu'on attribua aux « néo-nazis », moralement armés... par « Le Figaro Magazine », qui, quelques semaines plus tôt, n'avait pas jugé bon de hurler avec les hyènes lors du procès d'un néo-nazi, et avait même signalé que de jeunes

activistes juifs étaient venus armés à ce procès pour faire la justice eux-mêmes au lieu de laisser le juge faire son travail.

Nous n'exagérons pas. C'est ce que Jean-Pierre Bloch, président de la Licra, expliqua au journal de 13 heures de TF1: « Les assassins, ce sont aussi ceux qui ont créé le climat. Car il y a une certaine presse qui, depuis quelque temps, s'acharne à dénoncer par exemple les jeunes juifs comme des tueurs. Je veux tout de même rappeler "Le Figaro Magazine" de samedi dernier disant que les juifs venus au palais de justice pour le procès Fredriksen étaient venus pour tuer. Je dis que cet article prête à l'attentat et crée l'antisémitisme. Malgré ce que dit M. Pauwels - il versera sans doute comme beaucoup d'autres des larmes de crocodile sur les victimes -, je dis que le responsable de l'assassinat, c'est cette presse. »

Bernard-Henri Lévy - déjà -, comme le rappelle Jean-Claude Valla, pris le relais dans « Le Quotidien de Paris »: « C'est toujours délicat d'établir des liens de cause à effet entre les discours et les actes. Mais il ne me paraît pas absurde de dire que tout le ramdam qu'on a fait récemment autour des thèses élitaires, indo-européennes, parfois eugénistes, des sous-développés de la Nouvelle Droite, par exemple, a

préparé le terrain à la situation d'aujourd'hui. » Il ajoutait: « "Le Figaro Magazine", en un sens, c'est pire que "Minute"; c'est ce qui permet à des milliers de gens de penser qu'on peut être fasciste sans être un nazi. »

La messe était dite. Il ne restait plus qu'à Robert Badinter, futur garde des Sceaux de François Mitterrand et futur président du Conseil constitutionnel, mais alors avocat de Robert Hersant, à faire comprendre au patron de presse qu'il fallait maintenant, s'il ne voulait pas rester empêtré dans ses problèmes juridiques, imposer au « Figaro Magazine » une ligne plus « convenable » et « le débarrasser de ses éléments les plus "compromettants" ». Ce fut fait. Le 14 octobre 1980, à la demande de Robert Hersant, lui-même le couteau sous la gorge, Louis Pauwels signifia à Jean-Claude Valla qu'il était congédié, lui expliquant qu'il le sacrifiait, lui, pour ne pas être obligé de se séparer de toute l'équipe...

Le « Figaro Magazine » était mort. Certains, à droite, s'en réjouirent. Ceux pour qui la droite devait être « moderne », tenir compte du « progrès ». D'autres qui, clairement de droite, trouvaient néfastes les idées de la « Nouvelle Droite ». C'était il y a trente ans. Depuis, hor-

mis la tentative de lancer un autre « news magazine » avec « Magazine Hebdo », en 1983, avec une nouvelle fois Jean-Claude Valla aux commandes, quel titre est parvenu à échapper à la « normalisation » ou, y échappant, à sortir du « ghetto »? Ce qui s'est déroulé avec et contre le « Figaro Magazine », à l'automne 1980, va bien au-delà de la mise au pas d'un journal. Toute, absolument toute la presse française, tous médias confondus, a accepté la « normalisation ». Sans révolte. En silence. « Le Figaro » le premier bien sûr.

Nicolas Sarkozy promettait « d'en finir avec mai 1968 ». Il ne l'a pas fait mais ce n'est pas (seulement) de cela dont il s'agit. En 1978, on pouvait encore écrire à peu près tout. En 1980 et depuis, on ne peut plus. Pire: on n'a même plus le droit de penser autre chose que la pensée officielle. Il y a bien eu un tournant. Une rupture. Qui a mené à l'uniformisation que l'on subit trente ans plus tard. Et au totalitarisme. Pour être honnête, comme Jean-Claude le fut toujours, ce ne fut sans doute pas le but recherché. Mais c'est le résultat. La question est maintenant: quand, et comment, on en sort? ■

**Bruno Larebière**

## Nos Amis les Français

Ce "Guide pratique à l'usage des GI's en France 1944-1945" (éd. Du Cherche midi, 2003) ressort sur les rayons des librairies. En bref, un manuel pratique qui devait répondre aux questions légitimes que se posaient les "libérateurs" fraîchement débarqués, sur les "frenchies". Pourquoi, ces Français que nous avons sauvés par deux fois sont-ils si ingrats avec nous? Peu amicaux, ils ne nous invitent pas chez eux, nous snobent et n'ont même pas la reconnaissance du ventre... Les Allemands sont plus coopératifs et ils obéissent. Ach, la France! Peuple de quémandeurs, les Français veulent que nous partions après nous avoir accueillis en libérateurs; pourquoi? Les Français sont cyniques, ils nous volent et ont un esprit de mercenaire, prêts à n'importe quoi pour 3 francs six sous... La France, un pays arriéré? C'est normal, les Français ne sont pas aussi industrialisés que nous. Et puis, s'ils ne sont pas très inventifs, ils nous ont tout de même apporté les allumettes au phosphore, la poudre sans fumée, etc. Et le fil à couper le beurre?! Et qu'ont fait pour le monde ces mangeurs de grenouilles décadents? Les Français sont mal habillés et leurs maisons sous-équipées, sans parler des toilettes; quelle horreur? Manquant d'hygiène et empilant leur fumier devant les cours de ferme, les Français sont vraiment cradingues! On les apprécierait mieux s'ils étaient un peu plus propres. Et cette manie de chausser des sabots... Quant aux Françaises, les réflexions ne sont guère plus amènes. Tous collabos? Non, ça c'est la propagande du Dr Goebbels. À part Brasillach et quelques autres, la France profonde a résisté; on ne s'en est pas rendu compte à cause des pelotons d'exécution nazis et de la censure. Nous voilà rassurés... En résumé, les Américains en France, c'est un peu Tintin au Congo. Les commentaires sont pétris d'un paternalisme touchant; finalement, les Français sont de grands enfants, il faut leur laisser le temps de grandir. En attendant, mon pays me fait mal... aurait dit le poète...